

MINE

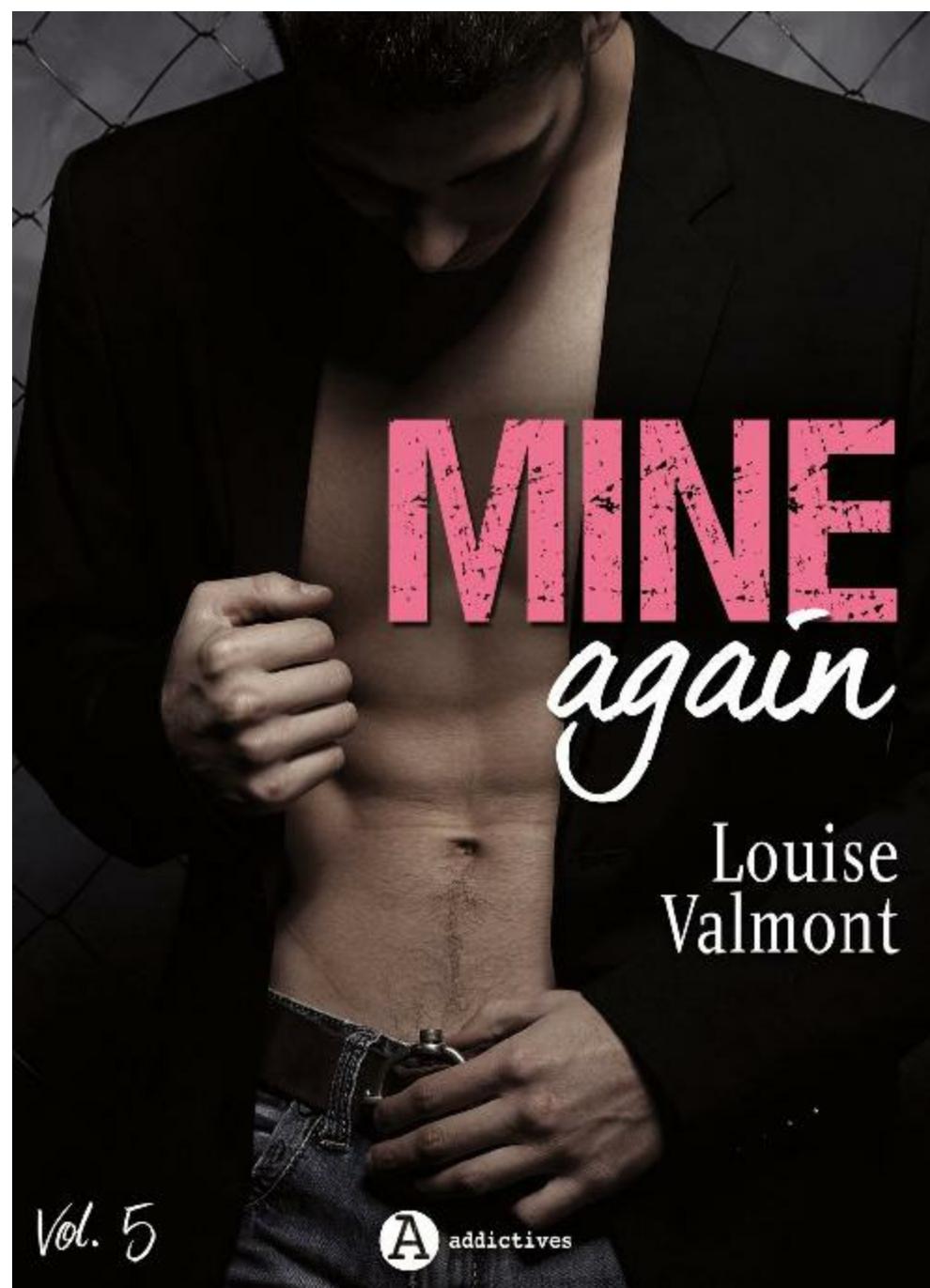
again

Louise
Valmont

Vol. 5



addictives



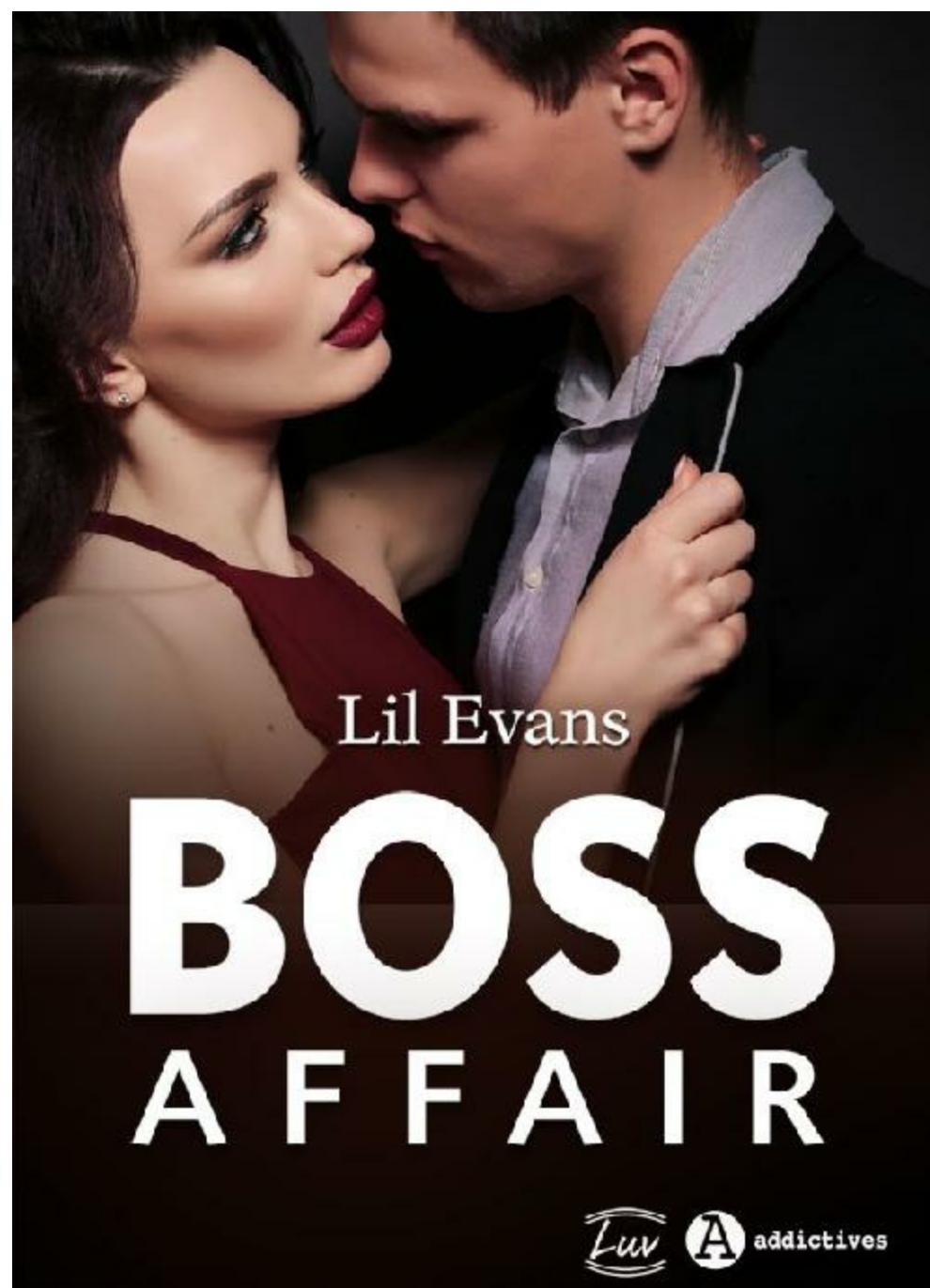
Suivez-nous sur les réseaux sociaux !

Facebook : [facebook.com/editionsaddictives](https://www.facebook.com/editionsaddictives)

Twitter : [@ed_addictives](https://twitter.com/@ed_addictives)

Instagram : [@ed_addictives](https://www.instagram.com/@ed_addictives)

Et sur notre site [editions-addictives.com](https://www.editions-addictives.com), pour des news exclusives, des bonus et plein d'autres surprises !



Disponible :

Boss Affair

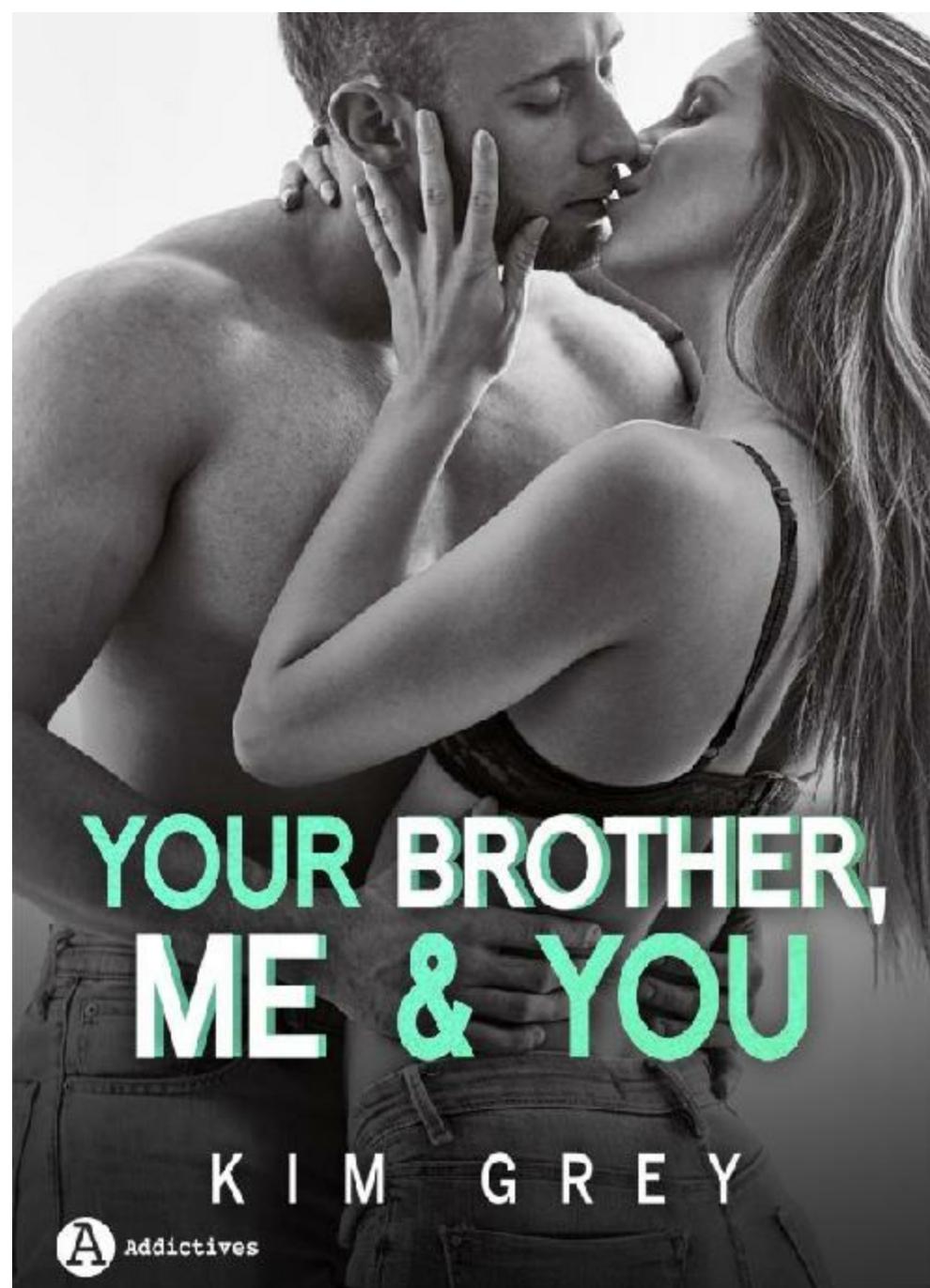
Autumn se laisse aller pour une nuit dans les bras d'un inconnu... et le regrette dès le lendemain à son arrivée au bureau !

Car non seulement Clarence s'avère être son nouveau patron... mais il est aussi marié ! Certes, sa femme est hautaine et méprisante, mais ce n'est pas une raison !

Autumn résiste de toutes ses forces à l'attraction qui la pousse vers Clarence...

Sauf que lui semble bien décidé à la faire succomber de nouveau.

Lequel cédera avant l'autre ?



Disponible :

Your Brother, Me and You

Au premier regard entre Sara, couturière discrète, et Jamie, aristocrate britannique, c'est le coup de foudre.

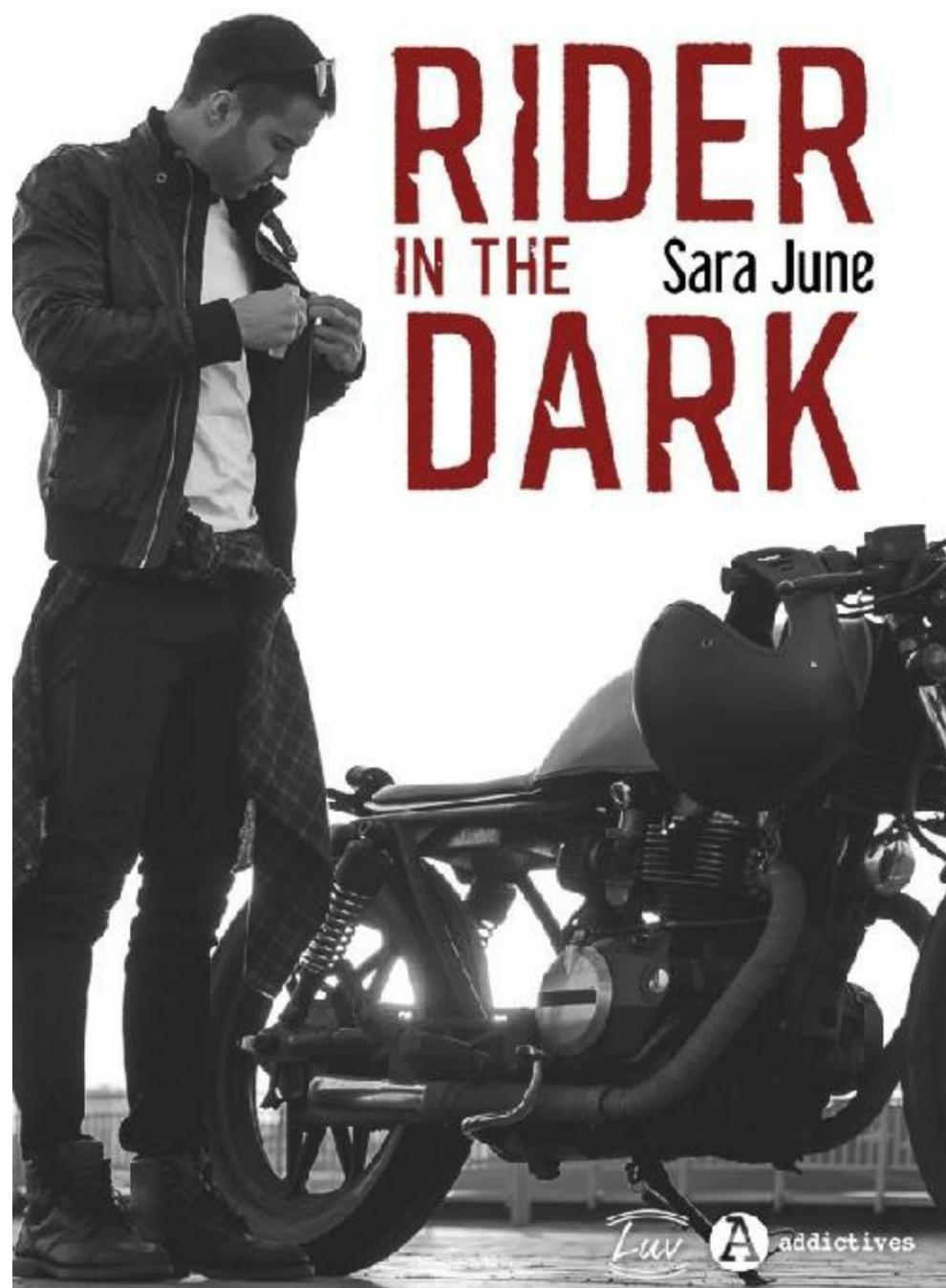
Seul bémol ? Sara est censée épouser le lendemain Nigel, militaire et... frère de Jamie !

Malgré la force des sentiments qui la submergent, Sara refuse de remettre en question son union.

Mais Nigel est envoyé d'urgence en mission, ce qui décale la cérémonie, et il confie Sara à son frère.

Forcés de cohabiter dans le manoir britannique, Sara et Jamie luttent. La tension et l'attraction se disputent à l'interdit, infranchissable.

Rompre une promesse n'a jamais été aussi sensuel...



Disponible :

Rider in the Dark

Fuyant une vie qu'elle ne peut tolérer et un homme des plus dangereux, Lily se retrouve à servir des hamburgers à Hedonas, une ville où elle ne connaît personne. Échaudée par son passé, la jeune femme se méfie de tout le monde et sa rencontre avec Hush, Path et Kill, trois membres des Dark Soldiers, un gang de motards à la fois respecté et craint dans tout le pays, n'est pas pour la rassurer.

Malgré tout, Lily tombe rapidement sous le charme du plus mystérieux et dangereux d'entre eux.

Le passé de Lily la laissera-t-il enfin tranquille ? Hush saura-t-il percer le mystère qui entoure la belle Lily ?

Mais surtout Lily pourra-t-elle faire confiance à Hush avant qu'il ne soit trop tard ?



Disponible :

Try me if you can

MJ croque la vie et les hommes à pleines dents. Elle ne s'embarrasse d'aucune convention, tout lui sourit et c'est très bien comme ça !

Mais à force de voir ses amies s'épanouir en couple alors qu'elle enchaîne les mecs, elle commence à se poser des questions.

Et si elle souffrait d'une addiction au sexe ?

Décidée à se reprendre en main, elle envisage des changements drastiques...

mais Heath déboule dans sa vie.

Il est musicien, mystérieux, irrésistible... interdit. Et il bouleverse toutes ses résolutions.

Après tout, le meilleur moyen de se libérer de la tentation, c'est d'y céder, non ?



Disponible :

Mon milliardaire à moi

Pour la première fois de sa vie, Madison embarque sur un yacht de luxe. Mais elle n'est pas là pour se prélasser ! Artiste et photographe fauchée, elle a quelques dettes à éponger, et ce contrat de serveuse tombe pile au bon

moment.

Elle peut tout gérer ! De sa chef psychorigide à la top model névrosée, en passant par le client pot-de-colle, l'ado dragueur et la gamine capricieuse, rien ne lui fait peur.

Mais son patron, c'est une autre histoire... Angel est provocant, charmeur, froid : Madison perd tous ses moyens face à lui !

Hors de question de le laisser prendre le dessus !

Sentiments, passion, sensualité... Madison n'est pas près d'oublier ce voyage !

A addictives

Louise Valmont

MINE AGAIN

Volume 5

1. État d'urgence

Willow

– Quoi qu'en disent les flics, cette vidéo est sûrement truquée, dit Nathan.

– C'est temporellement impossible, assure Tyler.

– C'est complètement dingue, soupire Emma.

– Je t'en foutrai de la matérialité de la preuve et des faits ! grogne Aidan.

Pour moi, peu important cette vidéo et ce que croient les policiers : il y a

une explication, je ne sais pas laquelle, et il y a un coupable. Et ce n'est pas Jesse. Je le sais et je le sens au plus profond de moi-même.

D'ailleurs, je ne veux même pas imaginer le pourquoi du comment des images que nous avons vues au commissariat : elles ne peuvent être que le résultat surréaliste d'une aberration que je ne cherche pas à comprendre. Il n'y a pas à tortiller : l'homme que j'aime et en qui j'ai confiance est en danger et je crois définitivement davantage en lui qu'en la technique. La technique se trompe. Jesse n'est pas coupable. C'est un malentendu, une machination, un

coup monté !

Mais sur ce point, face à la police, impossible de discuter. Pour eux, une preuve matérielle vaut plus que la parole d'un homme.

Comment va-t-il ? pensé-je à chaque seconde qui passe.

Après avoir été quasiment chassés par des policiers de moins en moins disposés au dialogue au fur et à mesure que la nuit avançait, Emma, Nathan,

Tyler, Aidan et moi sommes réunis en cellule de crise dans l'appartement de

Nathan. Et à présent, la cellule est proche de la crise nerveuse généralisée.

Car au bout de plusieurs heures à ruminer et imaginer des plans de libération tous plus irréalisables les uns que les autres, le découragement plombe le salon taupe chic de Nathan. Effondré sur le canapé, Tyler secoue la tête toutes les quatre secondes ; Emma, montée sur ressorts, arpente la pièce comme un géomètre ; poings dans les poches, Aidan prend sur lui pour rester

calme tandis que je me mords les lèvres pour ne pas fondre en larmes en constatant que nous sommes complètement impuissants.

Les oreilles basses et l'œil vide, même Dobby semble découragé. Couché

sur mes pieds, il semble vouloir se reconforter et me protéger à la fois. Nathan et Aidan sont montés le chercher chez Jesse : je n'aurais pas eu le courage de pénétrer seule dans cet appartement que Jesse et moi avions quitté main dans

la main quelques heures auparavant.

Il me semble que c'était il y a des années-lumière. Depuis, j'ai affronté l'équivalent de trois big bang successifs : le premier quand j'ai réalisé que j'étais complètement et follement amoureuse de Jesse. Le deuxième en apprenant que dans ce passé oublié où nous nous connaissions, nous étions sur le point de nous marier. Le troisième, quand, au moment où j'allais avoir une explication avec lui à ce sujet, Jesse s'est fait menotter et embarquer par la police sous mes yeux – ainsi que de centaines de paires d'autres – sans avoir pu lui dire un seul mot concernant mes deux précédents chocs.

Depuis, je bous de frustration, d'inquiétude et à présent d'épuisement à imaginer Jesse enfermé.

Car malgré le professionnalisme de Maître Lindberg, malgré ses 2 m

02 mis au service de la défense de Jesse et en dépit de son habileté à manier les rouages du droit, il n'a pu faire fléchir les policiers dont la patience se réduisait au fil des heures.

Comme Dobby quand il a déterré un os, les flics tenaient leur preuve et n'ont pas voulu en démordre : pour eux, cette vidéo où apparaîtrait le visage de

Jesse est une raison suffisante et nécessaire à son incarcération immédiate.

Très pro, Maître Lindberg a eu beau insister sur tous les tons, rien n'y faisait.

Comme moi, l'avocat de Jesse pensait que les policiers étaient allés trop vite et étaient certainement passés à côté de quelque chose, mais en plein milieu de la nuit, impossible de les convaincre de revérifier chaque élément.

Ne pas avoir eu le droit de le voir – même une seule seconde – me désespère. Ma seule consolation est que Jesse nous ait peut-être entendus exiger sa libération sur tous les tons. Et qu'à cette heure-ci, il sache que nous ne l'abandonnons pas. Que je ne l'abandonne pas. Parce qu'il est l'homme de ma vie, celui qui me fait vibrer, celui que j'avais perdu et cherchais sans le savoir, celui qui illumine mes journées et mes nuits, celui que j'aime plus que tout. Après tant d'épreuves, tant de difficultés à surmonter chacun de notre côté, nous venons à peine de nous retrouver. Et maintenant, je ne peux plus concevoir l'avenir sans lui. Il me semble que nous avons tellement de choses

à vivre ensemble que chaque minute compte. Je ne veux plus être séparée de lui.

Alors l'abandonner, jamais !

Et puis, je voudrais bien avoir le fin mot de cette histoire de demande en mariage dont il ne m'a pas parlé...

De retour de la cuisine, Nathan pose une main sur mon épaule et me sourit.

Acceptant le troisième mug de tisane « *Keep calm* » qu'il me tend gentiment, je me retiens de poser pour la dixième fois les questions qui se bousculent dans mon crâne : est-ce que Jesse est bien traité ? Où est-il en ce moment ?

Dans un bureau ? Dans une cellule ? À quoi pense-t-il ? Que se passe-t-il dans sa tête et dans son cœur ? Craint-il qu'on le croie coupable ?

Stop.

Repoussant l'image douloureuse de son dernier regard au moment où la police l'a arrêté, ce bleu si pur devenu couleur d'orage, je me reconcentre sur la conversation de mes amis qui continuent à chercher une solution.

Heureusement qu'ils sont là !

– Cette histoire de vidéo est vraiment incompréhensible, souffle Aidan en se laissant tomber à côté de Tyler sur le canapé.

– La télésurveillance a peut-être tout simplement réenregistré sur les bandes des jours précédents, suggère Emma qui s’interrompt immédiatement

en réalisant que, même les jours précédents, jamais Jesse n’aurait arrosé d’essence les anciens locaux du Shelter avant de craquer une allumette dedans.

– Ils n’ont même pas voulu prendre ma déposition ! enrage Tyler encore énervé.

Il a eu beau expliquer puis jurer sur la tête de sa fille que Jesse avait passé le reste de la journée avec lui après le déménagement de l’ancien Shelter vers le nouveau, l’inspecteur en chef restait imperturbable :

– Puisque je vous dis qu’on a travaillé ensemble et qu’on ne s’est pas quittés jusqu’à ce que Jesse parte pour l’enregistrement de l’émission. Et il était en plein live au moment de l’incendie, c’est impossible !

– Nous savons de source sûre que certains « live » sont diffusés en différé, parfois réenregistrés, nous enquêtons sur la temporalité.

– Ça n’a pas de sens ! répétait Tyler.

– La motivation des crimes échappe généralement au sens commun, a théorisé le policier en levant un sourcil.

– Mais putain, Willow est sa femme ! est intervenu Aidan.

– En effet. Et Monsieur Halstead n’ignorait pas qu’elle et Monsieur Benson avaient prévu de repasser au Shelter ce soir-là.

L’inspecteur-chef me fixait à cet instant, laissant planer des accusations de crime passionnel ou de motivations encore plus sordides. Je frémis au souvenir de son regard. Pour la police, tout ce que nous tentions d’opposer ne faisait que conforter leur conclusion : Jesse est coupable.

Et clairement avec préméditation.

Mais comment peut-on imaginer que Jesse, un mec généreux, attentif et fondamentalement bon, soit aussi diabolique ? Et si la police n’a pas voulu nous croire, comment convaincre le procureur de son innocence ? Qui a réellement mis le feu aux anciens locaux du Shelter ? Et pourquoi ? Je ne comprends rien à cette vidéo, à ce visage qui semble être celui de Jesse, j’ignore comment cela a été possible, mais une chose est sûre : le vrai coupable est encore dans la nature...

Il est plus de quatre heures du matin et Jesse a été arrêté hier soir. Malgré moi, sous mes paupières brûlantes de fatigue, défilent des images terrifiantes où se mêlent angoisses, réalités et projections cauchemardesques... Je

l' imagine enfermé dans une cellule minuscule, sale, surpeuplée, dans un sous-

sol avec des rats, sans rien pour s'asseoir ou se coucher. Un seau dans un coin. Le froid, la soif, la faim, l'agressivité. Comme dans un cauchemar, j'entrevois des dizaines de gens entassés là-dedans, des vrais criminels, des ivrognes, des dealers.

Et lui comme un ange égaré au milieu de cette noirceur.

J'entrevois son costume froissé, sa chemise blanche déchirée, son visage creusé, ses cheveux emmêlés, ses mains qu'il serre au fond de ses poches pour les réchauffer.

Comme je voudrais pouvoir le serrer dans mes bras !

Fixant par la fenêtre les lumières blafardes qui poudroient dans la nuit, je

regarde au-delà des immeubles dans la direction du commissariat et lui envoie de loin toute ma force et mon soutien. Je voudrais que mon amour traverse les rues, les maisons, les murs et les barreaux et tombe sur lui comme une pluie

d'étoiles pour lui dire que je suis avec lui. De toute mon âme, je lui dis que je l'aime, que j'ai confiance en lui, que rien jamais ne me fera croire qu'il est le sale type que la police suppose qu'il est, parce qu'il est l'homme que j'admire et qui me fait fondre. Mais soudain je réalise que la dernière image qu'il a de moi est celle où je fonçais sur lui à travers la foule chic du Babylon, contrariée et revendicative, prête à lui expliquer ma définition de la confiance

et de la franchise.

Et surtout, je n'ai pas eu le temps de lui dire que je l'aimais !

Je revois soudain son regard inquiet qui me cherchait dans la foule : il a dû penser que je le croyais coupable !

Dévastée, je sens le sol s'ouvrir sous mes pieds, je tombe dedans en tournoyant, je lâche ma tasse, je m'enfonce dans le remords, le chagrin et la culpabilité. Et je fonds en larmes, terriblement triste de n'avoir pu dire à Jesse tout cet amour qui déborde à présent de mon cœur.

– Will ? entends-je de très loin.

Puis une cavalcade autour de moi.

Quand je rouvre les yeux, je suis toujours debout, plantée au milieu du salon, les pieds arrosés de tisane relaxante, soutenue par Nathan et Aidan qui m'emmènent doucement vers la chambre. Redressé lui aussi, Tyler me

surveille d'un œil inquiet jusqu'à la porte.

Emma s'assied à côté de moi sur le lit de notre boss et ami. La tête entre

les mains, je continue à pleurer par rafales, bousculée d'images et d'émotions.

Passent en vrac le dernier regard de Jesse au Babylon, des flashes de nous sur le Brooklyn Bridge, son sourire craquant à Las Vegas, son visage penché sur

moi quand je me suis évanouie dans son salon, sa joue posée sur son violon

quand il joue, son rire quand il joue avec Dobby, son air fier en m'apportant sa montagne de pancakes... Et dans mon cœur serré se mélangeant

attendrissement, joie, peur, désespoir et amour fou.

– Je suis désolée, réussis-je à balbutier en pensant à Jesse à qui je n'ai rien dit tout autant qu'à mes amis qui se font à présent du souci pour moi.

– C'est normal que tu craques, dit doucement Emma. La soirée a été horrible.

Réapparaissant alors par la porte, Aidan me tend un verre d'eau et Nathan

apporte une serviette humide avec laquelle Emma éponge mes tempes. Le visage de Tyler se découpe derrière eux dans l'embrasement de la porte, tandis

qu'entre leurs jambes se faufilent Chaussette et Dobby.

– J'ai vraiment l'impression d'être la chouchoute de service, tenté-je de plaisanter entre deux sanglots.

– On est tous très secoués, dit gentiment Aidan. Il faut que tu te reposes un peu.

Les joues rouges et le nez en patate, j'ai quand même l'impression d'être la

seule petite chose humide, tremblante et incapable de se maîtriser dans cet appartement. Et je m'en veux de m'effondrer quand Jesse a besoin de moi.

Relevant alors le menton, j'essaie de prendre sur moi en respirant calmement.

– Ça va aller, dis-je.

Tout en regardant Aidan me sourire, je ne peux m'empêcher de fixer ses yeux, bleus et intenses, remplis de petits éclats argentés comme ceux de Jesse.

Cela me serre le cœur, déjà bien mis sous pression depuis le début de cette soirée. Pour ne pas l'inquiéter – franchement pas le moment –, j'essaie de faire bonne figure. Retournant alors au salon, les garçons nous laissent seules, Emma et moi.

– Je n'ai même pas pu lui dire que je ne crois pas un mot de ce qu'on lui

reproche, dis-je tristement.

– Je suis sûre qu’il n’a aucun doute là-dessus, dit-elle en frottant affectueusement mon dos.

Dans un premier temps, cette phrase me rassure puis, presque paniquée, je

me redresse d’un bond, manquant de marcher sur le pauvre Dobby assis sur son postérieur, les yeux levés vers moi.

– Pourquoi ? Tu crois qu’il en a sur d’autres sujets ? Tu penses qu’il s’imagine que je ne le soutiens pas, que je pourrais le laisser croupir en prison et que je ne deviendrais pas folle s’il n’était pas libéré ? Tu crois qu’il n’a pas compris que je ferai tout pour lui ? me lamenté-je entre panique et délire.

Mais, j’alerterai la presse, les collectifs de victimes de la télésurveillance, l’Otan, les casques bleus, la Cour internationale des droits de l’homme, les associations de défense de la liberté de la musique, le bureau du procureur, le pape, le président des États-Unis pour le faire sortir !

L’inquiétude, la fatigue et un horrible sentiment d’impuissance me font perdre simultanément les pédales et le sens de la mesure. Mon amie me lance

un regard affectueux qui ne réussit pas à me faire reprendre mes esprits : je me sens complètement perdue, comme suspendue dans le vide. Car sans aucune nouvelle de Jesse depuis des heures, je doute de tout, de la police, de la réalité, de la preuve, de l’état de l’homme que j’aime, de ses sentiments, de ses pensées...

– Jesse sait que tu es avec lui et que tu lui fais confiance, assure Emma.

Accompagné d’un hochement de tête, le ton serein de cette affirmation finit par me calmer.

– Je n’en peux plus, m’excusé-je en me laissant tomber à plat dos sur le lit.

Le savoir enfermé là-bas me rend folle.

Emma sourit tendrement.

– Il y a largement de quoi ! Moi, j’aurais déjà pétié les plombs depuis longtemps.

Sa compassion me fait me sentir moins seule. Allongée sur le matelas, je fixe le plafond en pensant à Jesse.

Les yeux clos, j’imagine sa réaction si je lui révélais ce que cache mon cœur : ses yeux qui pétillent, la fossette qui étire sa joue, sa façon de pencher la tête pour me répondre que lui aussi, il m’aime. Cette douce image agit comme un pansement sur mon cœur.

Quand je rouvre les yeux, un soupir soulève ma poitrine : si seulement ça

pouvait être si simple ! Si un baiser et trois petits mots pouvaient effacer ce cauchemar.

De façon totalement irrationnelle, j'ai le sentiment que cette vidéo n'est que l'une des nouvelles manifestations de ce mauvais sort qui s'acharne sur nous depuis le début. Il y a eu l'accident, l'amnésie, l'incendie, et maintenant quand je réapprends à le connaître et à l'aimer, cette arrestation... C'est comme si une force obscure complotait pour tout mettre en travers de notre amour.

À l'échelle du Destin, c'est peut-être juste une mise à l'épreuve mais à mon petit niveau humain, ça ressemble quand même à une vraie envie de nous séparer, Jesse et moi.

Et j'ai beau ne pas croire aux théories de puissances maléfiques qui gouverneraient nos vies comme si nous étions de simples pantins, les mots fatalité et malédiction qui me passent par l'esprit me font frissonner.

Comprenant alors que l'épuisement et l'inquiétude me font chercher des liens de cause à effet dans un imbroglio incompréhensible, je me secoue et souris à Emma.

Et plutôt qu'à une mauvaise étoile, je décide de ne penser qu'à cette chance incroyable qui nous a fait nous retrouver, Jesse et moi, à Vegas. Et de m'y accrocher comme à une certitude de bonne fortune. Mais dans le doute, tout

en suivant Emma vers le salon, je croise les doigts pour conjurer le mauvais sort, s'il existe.

En nous voyant revenir, Nathan m'adresse un clin d'œil bienveillant tandis qu'Aidan semble me scanner à distance pour vérifier que je vais bien. Leur sollicitude me fait chaud au cœur. Essayant de paraître solide, je leur souris

pour les rassurer et m'assieds en face du canapé. Emma s'installe à côté de Tyler qui lui jette un rapide coup d'œil avant de reprendre sa discussion avec Aidan. D'après ce que j'entends, la conversation est toujours focalisée sur la vidéo et je ne suis pas la seule à imaginer en faire des confettis, ce qui me réconforte.

– Mais la voilà, la solution ! s'écrie Tyler en se levant brusquement.

Il se frotte le crâne d'une main. Les yeux rivés à lui, nous sommes suspendus à ses lèvres.

– Il doit y avoir un système de surveillance à l'entrée des studios d'enregistrement de l'émission...

– Donc des caméras qui donneront l'heure de l'arrivée de Jesse au studio

du *Patti Del Mor live* ! termine Aidan, les yeux brillants.

– Exactement ! dit Tyler, presque réjoui. Ce qui montrera qu'il ne pouvait

être dans le Queens à ce moment-là et que cette fichue preuve n'en est pas une ! Ils peuvent toujours discuter de la temporalité de l'émission et de son enregistrement, une caméra de surveillance en vaut une autre ! Et à défaut d'innocenter Jesse, ça mettra leur vidéo en porte-à-faux et ça nous donnera du temps !

– Oh putain, mais tu sais que c'est génial ça ! dit Emma en le couvrant d'un regard admiratif.

Surpris par le franc-parler d'Emma dont il n'a pas saisi encore toute l'ampleur, Tyler esquisse un sourire fier en la regardant. Quand elle se jette à son cou pour l'embrasser, il rougit comme un ado lors de son premier baiser.

– Tu es mon héros, lui dit Emma avant de l'embrasser à nouveau.

Malgré le caractère dramatique de la situation, j'échange un regard

complice avec Nathan, qui est comme moi habitué au caractère impulsif d'Emma. Aidan sourit lui aussi, visiblement amusé. Ragaillardie par la possibilité de réduire la preuve de la police en charpie, je souris à mon tour, jetant un regard attendri sur cette idylle en train de se concrétiser.

J'y vois presque un signe positif : le bonheur est en train de regagner la partie !

– Je propose d'aller vérifier tout de suite, dit alors Aidan, déjà la main sur la poignée de la porte.

Aussitôt reconcentrés sur notre objectif, nous acquiesçons tous. Deux minutes après, faisant taire toutes mes craintes vis-à-vis du fait de monter

dans une voiture, je suis la première à me précipiter dans le taxi que Tyler arrête en se plantant quasiment au milieu de la rue.

Vingt minutes plus tard, le gardien des studios de télévision nous observe

avec un air maussade, surtout quand Tyler lui demande de nous montrer les bandes enregistrées le soir de l'émission et de l'incendie.

– Il faut revenir demain. Je ne suis pas autorisé à... commence le gardien

en se retranchant derrière son règlement.

Un frisson exaspéré me parcourt.

Je ne pourrai jamais attendre jusque-là.

Bousculant presque Tyler, Aidan se plante devant le gardien : celui-ci disparaît derrière son corps, dont chaque muscle semble contracté, prêt à se jeter sur le type. Inquiet, Nathan avance lui aussi, comme pour retenir Aidan.

– Il y a urgence, dit Aidan au gardien d’une voix glaciale. Alors, on va regarder ces bandes, et maintenant.

Je connais ce ton autoritaire, déjà entendu chez l’un ou l’autre des frères Halstead et en cet instant, il me reconforte et m’attendrit. Quant au gardien, plutôt paniqué, il blêmit, se demandant s’il a affaire à des malfrats ou à des fous furieux.

– On n’a qu’à demander à la police de venir aussi, propose alors Nathan, toujours diplomate.

Le visage du gardien retrouve quelques couleurs tandis que Tyler appelle immédiatement l’avocat de Jesse pour lui expliquer ce qui se passe.

L’intervention de Maître Lindberg est efficace car quinze minutes plus tard, un agent de police pousse la porte. Son visage froissé de sommeil indique sa

contrariété d’avoir été dérangé à cette heure-ci.

Après quelques explications que je n’entends pas vraiment tant je suis impatiente, la bande est envoyée sur tous les écrans de la cabine de surveillance du gardien. Je me force à rester calme, mais être si près d’une possibilité de disculper Jesse me rend folle. Cou tendu vers les écrans, j’ai presque du mal à respirer. Attentive, Emma passe gentiment son bras sous mon coude. Sans détourner le regard, je lui adresse un sourire crispé et reconnaissant, scrutant les images de l’entrée des studios de télévision à l’heure qui nous intéresse : avant-hier, en fin de journée.

Soudain, une silhouette apparaît derrière les portes de verre : costume

foncé, chemise blanche et lunettes noires, ses clés de voiture encore à la main.

Remplie d’espoir et de crainte, je tremble presque. Quand les portes s’écartent pour le laisser entrer, l’homme retire ses lunettes de soleil.

– Jesse, souris-je, les larmes aux yeux.

Marquant un petit temps, il sourit d’un air malicieux comme s’il s’amusait

de nous voir tous l’observer. Son sourire pétillant me remplit de joie et agit comme une bouffée d’oxygène après un long tunnel étouffant. En cet instant,

j’ai l’impression que sur l’image, Jesse ne sourit que pour moi, comme s’il voulait me rassurer et me dire que ce cauchemar sera bientôt fini.

Le policier fait arrêter la bande avant de la faire repasser en boucle sur ce moment. Bouleversée et enchantée, je fixe l’heure inscrite au bas de l’écran : à moins d’un don d’ubiquité, elle rend définitivement impossible la présence

de Jesse dans le Queens au moment de l'incendie. En donnant le moment précis de son entrée, elle prouve sa présence dans les studios pour l'émission, et on ne le voit pas ressortir à l'heure où l'incendie a démarré. Les flics pourront toujours protester, leur vidéo est contredite par celle-ci ! Et ils pourront toujours l'étudier sous toutes les coutures, elle n'est pas truquée...

– Yesssss ! dit Emma en se serrant contre moi.

Elle jette un regard vers Tyler qui lui répond par un clin d'œil victorieux.

Sourire aux lèvres et cœur enfin débloqué de sa position battements accélérés, je respire à nouveau. Cent kilos de pierres se retirent de mon corps.

– Je n'ai jamais été si content de le voir arriver... plaisante Tyler d'une voix étranglée. Et pour une fois, il est même en avance pour l'émission !

Emma sourit avec tendresse au manager très ému. Aussi soulagés que

nous, Aidan et Nathan se taisent mais je remarque leurs doigts entrelacés, comme pour conjurer le mauvais sort. Quant à moi, je souris et ne peux quitter l'écran des yeux.

Sur un signe du policier, le gardien réenclenche la bande. Quand Jesse avance et passe devant la caméra, il lève les yeux. Avec un clin d'œil, l'homme de ma vie esquisse un pas de danse qu'il conclut par un sourire ravageur et deux doigts levés en signe de victoire.

– Pas de doute, c'est bien lui, rit Tyler.

À part sur le visage maussade du gardien et sur celui du policier pour qui

cette bande remet tout en question, le soulagement est perceptible. Presque excités, nous continuons à suivre les images que le gardien fait avancer en accéléré sans que Jesse ne réapparaisse.

On le voit alors sortir en courant, sa veste à la main, son portable dans l'autre, les traits défaits. Après avoir fait repasser la bande plusieurs fois, le gardien arrête une nouvelle fois le défilement sur l'image de Jesse en train de quitter le hall des studios. Voir l'inquiétude dévaster son beau visage me touche profondément, surtout quand je comprends qu'à cet instant, il était en train de courir pour me rejoindre. À l'heure indiquée sur la bande, l'incendie faisait déjà rage, Nathan et moi étions pris dedans... À ce souvenir, je frissonne et je vois Aidan attirer mon ami contre lui, soudain blême.

– C'est juste après le moment où il a appris pour l'incendie et où il a quitté le plateau en trombe, confirme Tyler.

– Donc, Jesse ne peut plus être accusé d'avoir mis le feu aux anciens locaux du Shelter, dit Aidan en fixant le policier.

Même si ce n'est pas une question, le policier opine. Il reste stoïque mais

questions et complications défilent visiblement sous son front plissé.

– Mais alors, c’est qui ? murmuré-je en repensant au regard bleu qui s’étalait sur l’ordinateur du commissariat.

Sans comprendre, un peu effrayée, je regarde la silhouette de Jesse immobilisée sur tous les écrans devant nous.

– La question est surtout comment c’est possible ? demande Tyler.

Sans qu’il la mentionne, tout le monde ici sait qu’il ne parle que de l’autre vidéo, celle qu’on nous a montrée au commissariat, celle qui a servi à arrêter Jesse, celle qui a été vérifiée par la police et déclarée non truquée. J’en tremble de colère.

– C’est peut-être l’œuvre d’un hacker hyperdoué ? suggère Emma.

– Un hacker qui va passer un sale quart d’heure si ce gars-là le trouve, sourit Tyler en suivant des yeux le policier qui nous quitte à grands pas énervés pour aller faire son rapport au commissariat.

Mais pour moi, la seule chose qui compte est quand Jesse va-t-il être libéré ? Quand vais-je pouvoir le serrer dans mes bras, lui dire que je l’aime et que je n’ai jamais douté de son innocence ? À la fois impatiente et nerveuse, je voudrais pouvoir bousculer le temps et la police pour faire libérer l’homme de ma vie sur-le-champ, le couvrir de baisers et le ramener à la maison.

2. Comme deux gouttes d’eau

Jesse

Je ne comprends pas pourquoi je suis là. Ni pourquoi j’ai dû passer la nuit

à me geler dans un cagibi en béton armé sans parler à personne. Aucun de ces

abrutis de policier n’a rien voulu me dire, à part que j’allais être interrogé.

Mais quand ? Et sur quoi ? Ça fait des heures que j’attends ici dans ce trou à rats, avec pour seule compagnie une chaise pourrie et un banc qui fait mal aux fesses. Et ça caille là-dedans.

Dans la pièce juste à côté, un mec ronfle non-stop comme un moteur de chalutier en train de dégazer. Comment peut-il dormir avec ces putains de spots alors que j’ai l’impression d’être allongé sous un mirador ?

Non, en fait, je m’en fous. Je veux juste qu’on me dise pourquoi je suis là.

Et sortir !

Ça me met en rage d’être enfermé et de n’avoir aucune explication. Même

Lindberg que j’ai eu le droit de voir une demi-minute avant d’être mis sous clé dans ce box pour nain n’en savait pas plus que moi. Et depuis j’attends.

Pour faire passer le temps et l'angoisse que je repousse, j'essaye de penser au morceau que je suis en train de composer. Mais même les notes

s'embrouillent dans ma tête : je n'entends que des basses et des silences. Et des questions.

Pourquoi m'arrêter en pleine nuit si c'est pour me faire mariner jusqu'à l'aube ? C'est pour me faire avouer ? Mais quoi ? Que j'ai envie de les tuer ?

À cette pensée, je frémis en pensant à ce que les deux flics ont dit au Babylon en me passant les menottes. Réprimant un frisson de colère, je frotte mes poignets encore endoloris par le métal.

Qu'est-ce qu'il leur prend de croire que j'aurais voulu tuer Willow et Nathan ? Plus deux mecs de la sécurité que j'ai moi-même engagés ?

C'est complètement absurde. Le seul mec que j'ai eu envie de dézinguer récemment, c'est ce Beauty et il avait disparu, puis ce matin, Oliver.

Et je me suis retenu.

Où ont-ils pu trouver cette idée lumineuse ? S'ils me laissaient au moins la

possibilité de savoir ce qu'ils me reprochent et sur quoi ils se basent pour dire

de telles conneries ! Si ce n'était pas si débile et s'il ne s'agissait pas de la femme de ma vie, je pourrais en rire. Mais là, j'ai juste envie de hurler. Et de faire péter les murs de cette cage.

Tout ce que je voudrais, c'est dire à Willow que je l'aime et que je n'ai jamais voulu lui faire de mal. Ce serait quand même le pompon pour quelqu'un qui est sorti de sa vie exprès pour justement ne pas lui en faire ! Et pourquoi lui en voudrais-je aujourd'hui alors que je viens de la retrouver et suis le mec le plus heureux de la planète ?

Enfin étais... jusqu'à il y a plusieurs heures. Avant qu'on me colle dans ce

placard avec spots dans la gueule, sandwich immonde et promesse

d'interrogatoire qui court toujours.

Le rêve quoi !

Je marche de long en large dans ce qui est censé être une cellule.

Je vais devenir fou si on ne me dit rien.

Qu'ils m'aient arrêté devant Willow me démonte encore plus... Qu'est-ce

qu'elle a bien pu penser ? Qu'est-ce qu'ils lui ont dit ? Est-ce qu'elle les a crus ? Est-ce qu'elle sait des choses que je ne sais pas ? Est-ce pour ça que quand les flics sont arrivés, elle venait vers moi

avec cet air contrarié ?

Impossible qu'elle me croie coupable...

Mais... et si elle le croyait ?

Même si je la repousse immédiatement, cette pensée tente de s'insinuer dans mes neurones surchauffés et me vrille insidieusement le crâne. Je voudrais serrer Willow dans mes bras et lui dire que je l'aime. Qu'elle n'a rien à craindre et que je la protégerai toute ma vie.

Je ne dois pas paniquer. Je dois rester calme et confiant. Dehors, Lindberg

et Tyler doivent déjà être en train de mettre New York à feu et à sang pour me sortir de là.

Mais... et Aidan ? Comment réagit-il ? Dans la foule amassée, je n'ai même pas pu apercevoir son visage quand les flics m'ont embarqué : il devait

flipper comme un malade. Mais il doit aussi être furieux et prêt à tout. Pourvu qu'il ne pète pas les plombs...

Je me remets à marcher de long en large, en essayant de me calmer.

Soudain, j'entends des voix approcher dans le couloir qui dessert la rangée de chambrettes. Je me mets à envoyer des coups de pied dans la porte. Les pas

approchent et les voix se taisent.

Furibard, je les imagine plantés devant la porte de mon cagibi. Est-ce qu'ils sont venus m'interroger ? À cette pensée, je frissonne malgré moi.

La porte s'ouvre. Un peu déstabilisé, je me fige sur place, prêt à cogner.

– Vous êtes libre, dit l'un des deux flics debout devant ma cellule.

Je les dévisage sans comprendre. Comme je ne bouge toujours pas, l'autre me tend mes lacets et ma ceinture, retirés à mon arrivée dans cet hôtel de luxe.

– Vous pouvez rentrer chez vous, insiste le second.

Sans les quitter des yeux, je grommelle en me rhabillant prestement. Même

si quelque part je me sens soulagé, je n'ose pas encore me réjouir. Je reste méfiant. Les nerfs à vif.

– Et m'expliquer pourquoi vous m'avez fait passer la nuit dans cette cage à

poules, ça fait partie du minimum vital de courtoisie à l'école de police ou c'est en option ?

Les deux flics secouent la tête d'un air sombre.

– Vous êtes libre, c'est tout.

Même si c'est agréable à entendre, ça ne me suffit pas. Ce dialogue restreint à deux phrases répétées en boucle par deux mecs avarés

d'explications me rend dingue.

– Si je comprends bien, vous vous êtes juste fait un délire, vous vous êtes

dit « tiens on va mettre ce mec au trou et lui bousiller son concert », et moi, je dois dire merci les gars pour votre hospitalité et retourner me coucher ?

Imperturbables, les flics ne bronchent pas : de vrais moines zen en uniformes. Prudent, je sors tout de même de la cellule, au cas où ils changeraient d'avis. Je ne compte pas faire de vieux os ici.

Tandis que j'avance dans le couloir, je serre les dents pour ne pas leur balancer le tombereau d'insultes qui me brûle les lèvres.

Ce n'est sans doute pas le moment de rajouter une ligne « outrage à agent » à mon cas !

Mais ma petite plaisanterie silencieuse ne parvient pas à apaiser ma colère.

Je me sens d'humeur massacrant. Quand nous arrivons dans le hall du commissariat par une porte latérale, je cligne des yeux, aveuglé par la lumière du matin. J'ai vraiment l'impression qu'on m'a collé toute la nuit une lampe

de 1 000 watts dans les yeux. Et que ça continue, comme si même la nature

voulait ma peau ! Ce qui fait remonter mon exaspération au niveau maximum.

Avec une bonne dose d'épuisement, autant dire que je suis à la limite de l'explosion...

Puis je l'aperçois : un soleil blond, moulé dans une robe verte, avec de longues jambes comme des rayons dorés, des cheveux emmêlés en

flammèches et des cernes sous les yeux. Épuisée, inquiète et plus belle que jamais. Un tremblement ému apparaît sur ses lèvres. Je souris, bouleversé et

attendri en voyant ses ongles rose poudré écraser la minuscule pochette qui lui sert de sac. Mon cœur bat plus fort que toutes les sirènes de la police réunies tandis que je souris de tout mon être. Ma colère s'évanouit comme un

paquet de ballons lâchés dans le ciel. J'oublie les pourquoi, les comment et tous les flics de la terre.

– Willow, soufflé-je en bousculant mes deux libérateurs pour me jeter sur

elle.

Quand je la prends dans mes bras, une vague de bonheur me submerge. Je

la serre contre moi, embrassant ses lèvres, ses joues, sa bouche, cherchant ses mains, ses bras, ses hanches. Répondant à mes baisers, elle tangue contre moi, accrochée à mon corps, luttant elle aussi contre le vertige qui nous envahit.

Elle est ma lumière, mon Nord, mon Sud, ma liberté, ma vie. Elle est entre mes bras, si fragile et si forte que j'en ai le souffle coupé. Si belle que je voudrais l'embrasser sans fin. Yeux dans les yeux, bouche contre bouche.

Plus rien n'existe, il n'y a que ses yeux remplis d'amour, mon cœur qui déborde, son parfum sucré qui m'électrise, ses lèvres qui m'embrasent et mon corps pressé contre le sien.

Un long moment plus tard, des applaudissements me font rouvrir un œil.

Sans comprendre réellement où je suis, j'aperçois Aidan, Tyler, Nathan, Emma, Dobby en cercle autour de nous. Je referme les yeux, embrasse à nouveau Willow pour m'assurer que tout cela est bien réel.

Et aussi parce que c'est monstrueusement bon.

Puis je détache mes lèvres des siennes et souris en reculant légèrement pour la regarder. Elle étincelle tellement elle est belle. Mais surtout, elle est là, et c'est merveilleux. Alors, passant un bras autour de sa taille, je ne la lâche pas et je serre tour à tour mon frère, mon manager puis les amis de Willow contre nous. Sans desserrer mon étreinte autour du corps de Willow, je m'agenouille devant Dobby pour le papouiller. Le rire de Willow résonne comme un hymne au bonheur.

Quand je me redresse, j'aperçois un des policiers qui m'a arrêté hier : mon

irritation remonte en flèche en même temps que mes questions. Le type doit le sentir car il recule. Au moment où je l'apostrophe pour avoir des explications, un autre, rond et replet comme un radis, s'avance vers moi.

– Je vous dois des excuses, Monsieur Halstead, il y a eu méprise et nous vous avons arrêté par erreur.

Tu parles d'une erreur ! Vous me devez surtout une fière chandelle de ne pas vous en coller une... plus un procès !

Sans un mot, je le toise de toute ma hauteur tandis qu'il se présente comme

étant l'inspecteur-chef et m'explique son histoire de vidéo de télésurveillance contrecarrée par celle des studios télé qui me disculpe. Abasourdi et sans tout à fait comprendre, je l'écoute tout en serrant

Willow qui frissonne contre moi.

Je jette un œil sur le petit groupe soudé autour de nous et souris presque.

Tout ce que je saisis est que les cinq mousquetaires ici présents se sont mobilisés pour moi et cela me fait chaud au cœur.

– Après avoir étudié la vidéo de la télésurveillance de façon plus approfondie et en la comparant avec les images des studios de télévision, nous avons pu établir des différences qui nous permettent d'affirmer que vous n'êtes pas l'homme qui y apparaît en train de mettre le feu au bâtiment.

– J'aurais pu vous le dire si vous me l'aviez demandé ! dis-je sarcastique.

– Il s'agit d'un individu qui vous ressemble à s'y méprendre, d'où notre confusion, poursuit le policier faisant mine de ne pas m'avoir entendu. Même

allure, presque même taille, même corpulence, même s'il est

vraisemblablement d'un poids légèrement supérieur, et morphologie faciale quasiment identique.

– Même vêtements et coupe de cheveux, murmure Willow en se serrant contre moi.

Je secoue la tête avec stupéfaction et surprends le regard soucieux d'Aidan

posé sur moi.

– Mais c'est quoi, ce mec, un sosie ? dis-je en envoyant à mon frère un sourire un peu forcé.

– Outre les petites différences que je viens de vous signaler, nous avons pu

vous différencier définitivement grâce à une fine cicatrice que cet homme porte sur la tempe gauche, dit le flic sans vraiment répondre à ma question.

Machinalement, je porte la main sur mon front. Willow suit mon geste, je

lui souris pour la rassurer.

Peau lisse comme un bébé sur ma tempe !

Pourtant, cette histoire me fout un peu les jetons. C'est quoi ce délire ?

Pourquoi ce type en veut-il au Shelter, à Willow et à Nathan et qui est-il ?

Pourquoi me ressemble-t-il ? Je sais qu'on a tous des sosies dans le monde, des *Doppelgängers*, mais quand même !

– Et qu'est-ce que vous comptez faire pour l'arrêter ? Il est dangereux, il a voulu tuer Willow et Nathan ! intervient Emma d'une voix sourde.

– Nous mettons tous les moyens dont nous disposons pour le rechercher mais hélas, il est inconnu de nos services, répond le policier.

Quand il me fixe longuement, j'ai l'impression d'entendre la suite de sa phrase : « mais nous savons quelle tête il a ! »

Pas rassurant vu que c'est la mienne !

– C'est quand même aberrant, murmure Tyler qui ne se remet pas de la surprise.

Je secoue la tête pour chasser les idées confuses et incrédules qui s'y bousculent. D'autant que comme tout le monde me fixe, j'ai un peu

l'impression d'être le Dr Jekyll d'un Mister Hyde incendiaire que j'aimerais bien renvoyer direct à son créateur pour une petite révision de son système de valeurs.

Ce que je comprends, c'est qu'il y a quelque part dans New York un mec

qui me ressemble comme une goutte d'eau, qui rôde autour du Shelter et surtout qui veut faire du mal à Willow. Aussi, je la serre contre moi avec force.

– Tu n'as pas de jumeau tout de même, tu le saurais ? demande soudain Willow en nous regardant tour à tour Aidan et moi.

Soutenant son regard, je hausse les épaules, un peu surpris par cette hypothèse inattendue. Puis j'éclate de rire, à la fois attendri et admiratif des capacités d'imagination de ma femme.

– Je ne m'entendais pas super bien avec mes parents mais ils me l'auraient dit, j'imagine !

Même si dans le genre dialogue, on fait mieux que nos parents ! Parce qu'à

part me dire que je n'arriverais jamais à rien dans la vie et que la musique ne me ferait jamais manger, mon père ne m'a jamais rien dit de sympa et ma mère, à ma connaissance, a passé sa vie à répéter tout ce qui sortait de la bouche de son illustre époux.

Ces deux-là font la paire dans le genre principes à la con.

– Et dans ce cas, ce n'est pas une mais deux crises aiguës de jalousie que

j'aurais dû faire ! intervient Aidan en souriant. J'étais tranquille tout seul et ils me ramènent un petit frère. Malgré le peu de souvenirs que j'ai de cette époque, je me rappelle vaguement que j'aurais largement préféré un chiot.

Depuis, évidemment, j'ai changé d'avis !

Son clin d'œil affectueux me fait rire de plus belle en imaginant nos parents aux prises avec trois fils...

– Et puis vu l'ampleur de leur déception avec leurs deux fils, chose qu'ils n'ont pas manqué de nous faire savoir... un troisième de la même lignée leur aurait porté le coup de grâce !

Tous m'observent. Ma tentative de plaisanterie n'empêche pas le petit malaise que je lis sur les visages. Je souris crânement, mais le regard sombre d'Aidan qui sait de quoi je parle me trouble légèrement.

– Tu sais Willow, dis-je en retrouvant mon sérieux, la dernière fois que je les ai vus, mon père m'a dit qu'il ne m'avait jamais considéré comme son fils, alors...

– Comment ça ? s'exclame-t-elle.

Tournés vers moi, ses yeux verts me dévisagent. Mais cette insistance qui pourrait être de la curiosité chez tout autre qu'elle exprime tant de tendresse et d'amour que je suis un peu secoué. Personne d'autre qu'elle ne m'a jamais regardé comme ça. Mais il y a aussi autre chose dans son regard : de l'effarement et une pointe de colère.

Deux sentiments que je connais bien. Souvent et viscéralement liés au souvenir de mes parents.

– Il a dit texto : « tu n'as jamais été mon fils », expliqué-je à Willow qui secoue la tête d'un air stupéfait.

Sourire aux lèvres, je reste stoïque, comme si c'était déjà oublié et enterré avec la hache de guerre mais c'est le genre de phrase qui reste gravée dans la chair. Après ça, soit on devient un dur à cuire, soit on fonce chez le psy pour dix ans minimum, soit on a envie de buter son paternel. Mais en tout cas, on

ne se retourne pas sur son passé. J'ai fait les trois, et j'ai même envisagé de changer de nom. Mais comme c'était aussi celui d'Aidan, je l'ai gardé.

Avec dans un coin de ma tête le sentiment d'une petite vengeance contre le grand Hunter Halstead, qui a dû rougir de voir son nom dans les rubriques « Rockers, délires et frasques » des magazines.

À la tienne, « papa » !

Quand je les regarde à nouveau, Nathan et Emma m'observent avec

gentillesse, Tyler m'envoie une petite moue compréhensive et le flic baisse le nez. M'excusant presque d'avoir des parents si peu sortables, je souris à Willow en croisant les doigts pour avoir hérité de la dynastie Haltsead une gamme de gènes un peu moins bornés et conservateurs. Affichant un air léger,

je croise le regard de mon frère dont je sais qu'il renie lui aussi sans hésiter son hérédité. Comme Willow l'interroge du regard, il soupire lourdement.

– Ça n'a jamais été simple, dit-il laconiquement en résumé de notre enfance.

– C'est clair ! Bon et maintenant qu'on sait que je n'ai pas de jumeau mais

plus vraisemblablement un sosie psychopathe, qu'est-ce que vous comptez faire pour l'empêcher de nuire ? demandé-je au policier histoire de changer de sujet et de revenir à ce qui nous préoccupe.

– Hélas, nous n'avons rien de précis pour le moment. Nous faisons notre possible pour le retrouver, dit-il l'air soucieux. Dans l'immédiat, je ne peux que vous recommander la plus grande vigilance.

Willow agrippe ma main en comprenant comme moi qu'on est mal barrés :

la police patauge et un malade craqueur d'allumettes se balade en liberté.

Super !

Ruminant mes questions, je fixe le policier d'un air mauvais. Sentant que

je pourrais me mettre en colère, Aidan se rapproche de moi et pose une main

sur mon épaule. Après avoir salué le policier, il m'entraîne vers la sortie.

Nerveux et secoué, je me laisse faire, sans pour autant lâcher la main de Willow.

– Il fait meilleur dehors, plaisanté-je une fois sur le trottoir, mais au fond, je suis bien content de sortir de là.

– J'ai eu si peur pour toi, murmure Willow en écrasant mes doigts.

– Moi aussi, murmuré-je la gorge serrée.

J'ai eu tellement peur de la perdre une nouvelle fois.

Quand Aidan nous dépose au pied de mon immeuble, je le remercie et le

serre contre moi dans un *hug* fraternel, repoussant à petites tapes dans son dos

l'émotion qui me gagne.

– Putain de nuit, dis-je en regardant sa voiture s'éloigner.

Dans l'ascenseur, Willow se blottit contre moi en tremblant. « C'est fini »

voudrais-je lui dire mais je sais que c'est faux. Il reste des milliers de questions dont la plus exaspérante est « qu'est-ce que tout cela veut dire ? ».

Sentant que je n'ai pas la force d'y penser avant une bonne douche et plusieurs heures de sommeil, je passe un bras protecteur autour de son épaule et embrasse ses cheveux parfumés. Tout ce que je veux, c'est me poser, dormir et apprécier ma liberté. Avec elle.

Quand elle bascule son corps face à moi et plante son regard vert dans le

mien, je reconsidère mon programme initial et repousse l'étape douche pour

ne garder que celle du lit, et encore... Car une chaleur familière et impérieuse se répand au niveau de mon bas-ventre, presque rassurante par sa familiarité

après tous les inattendus de cette nuit.

Je ne suis pas sûr d'avoir la résistance nécessaire pour atteindre mon étage.

Sans me laisser le temps de continuer à penser timing, ses mains agrippent

mes épaules et son corps se plaque contre le mien, me faisant reculer vers la paroi de l'ascenseur. Dos au mur, je bande comme une brute, ce qui n'échappe pas à Willow qui sourit et appuie son ventre encore plus fortement

contre le mien.

Visiblement, nous sommes raccord...

Qu'elle prenne la direction des opérations ne me déplaît pas, bien au contraire. Je ne l'en admire et ne la désire que plus. Tout mon bassin bascule vers elle tandis que je souris avec gourmandise. Réaction explicite qu'elle semble apprécier. Et j'aime ça...

D'un geste rapide, elle se débarrasse de sa mini-pochette qu'elle coince contre la rampe. Puis, revenant totalement à moi, elle se frotte contre mon membre dur, malheureusement emprisonné dans mon caleçon. Des éclairs de

désir font briller ses yeux. À ce moment-là, je ne pense plus qu'à une chose : libérer mon sexe de son carcan et le plonger en elle.

Sans cesser de la regarder, j'attrape ses hanches et la fais onduler contre moi. Chaque pression de son ventre amplifie mon excitation, rendant la tension presque insupportable. Nerveux, je cherche sa

bouche. Ses lèvres répondent à mon impatience en happant les miennes tandis que ses mains agrippent ma nuque. Très vite, nos bouches se dévorent. Comme à chaque

fois que je l'embrasse, j'ai l'impression de mordre dans un fruit juteux, sucré et gorgé de soleil. Willow a ce goût de paradis que j'ai cru perdre encore une fois cette nuit.

Je repousse les images de la cellule et les questions qui refluent comme une eau sombre cherchant à m'attraper les pieds.

Pour le moment, d'autres sollicitations bien plus caressantes m'appellent !

Les mains posées sur le haut de ses fesses, j'attire Willow à moi presque brutalement, je l'étreins encore plus intensément, mais nos corps sont déjà si collés que je sens son bassin s'imbriquer en moi. J'ai envie de la toucher et de sentir son corps entre mes doigts. Je meurs d'envie de me rassasier de sa peau. De son souffle, de son parfum et de sa chaleur.

J'ai besoin que ce soit fort, intense, explosif, libérateur.

– J'ai très envie de toi, dis-je d'une voix rauque.

Avec un regard très doux, elle prend mes joues entre ses mains et rive ses

yeux aux miens. Les flammèches de désir qui y scintillent embrasent mes sens, mais la confiance et l'amour qui y rayonnent me foudroient jusqu'au cœur. En cet instant, je me sens fort, revigoré, heureux et complètement amoureux de ma femme.

– Moi aussi, terriblement, mais avant, serre-moi contre toi, fort, très fort, murmure-t-elle.

Emboîtés l'un contre l'autre, nous nous enlaçons, bouche contre bouche, front contre front. J'entends son cœur battre contre ma poitrine, j'entends son souffle, j'entends aussi sa peur qui fait écho à la mienne, celle que j'ai repoussée cette nuit et qui, maintenant que je suis libre et dans les bras de Willow, ne peut plus rien contre moi. Je me sens invincible et rempli d'un désir insatiable. Impératif, urgent.

Quittant ses reins délicieusement cambrés, mes paumes glissent sur ses fesses bombées, où je sens ses muscles tendus et vibrants. J'atteins le haut de ses cuisses et fais rapidement remonter sa robe sous mes doigts. Tendue de désir, Willow halète presque autant que moi. Ce qui la rend si sexy que je suis de plus en plus impatient. Sa peau est brûlante, hérissée de désir, presque humide sous l'arrondi parfait de ses fesses. Je les saisis et les pétris, avant de chercher la dentelle d'un sous-vêtement pour l'enlever illico. Sentant mes doigts courir à la recherche du morceau de tissu planqué sous sa robe, elle sourit malicieusement entre deux baisers.

– Si j'avais mis une culotte, on n'aurait vu que ça !

J'éclate de rire en retrouvant intact cinq ans plus tard son combat sans merci contre les marques de sous-vêtements sous ses vêtements moulants. Et

en me souvenant avec passion de la façon qu'elle avait de se tourner pour regarder son postérieur dans les miroirs et y traquer la moindre trace d'élastique, allant jusqu'à me demander mon avis d'un air mutin. J'écrase ses fesses entre mes doigts et bande comme une bête.

C'est le moment que choisit l'ascenseur pour s'immobiliser à mon étage.

Les portes s'ouvrent en chuintant comme un souffle chaud, nous inondant de lumière.

D'un mouvement rapide, je la soulève en l'air et la tourne pour la reposer

face à moi contre la paroi de la cabine. Surprise, elle se laisse faire sans pour autant quitter ma bouche. Mais quand mes mains quittent ses fesses pour se glisser entre ses jambes que j'écarte d'autorité, je vois ses yeux se noyer de désir, ce qui m'excite affreusement. Accueillant et brûlant, son sexe gorgé de moiteur semble attendre mes caresses et se remplit d'une ondée moelleuse quand je commence à l'effleurer. Je m'immisce entre ses chairs tendres, nerveuses et gonflées de désir. Je la sens palpiter entre mes doigts. Quand je pénètre son vagin et frôle son clitoris, de petits ressacs de jouissance commencent à la faire trembler. J'aime quand elle est envahie de plaisir mais je ne peux y résister très longtemps. Ses joues qui rosissent, sa bouche entrouverte, son front qui se nimbe d'une sueur charmante... son plaisir me rend fou et me donne envie de la goûter tout entière.

Couvrant alors ses joues, son menton, son cou puis sa gorge de baisers, je

m'agenouille lentement devant elle. Elle soupire lourdement en fermant à demi les paupières. Je pose ma bouche sur son pubis puis lentement, à petits

baisers, je me dirige vers son intimité. Gémissant et râlant, elle agrippe mes cheveux et bascule son bassin en avant, comme pour s'offrir davantage. Cet abandon complet me ravit et me fait bander de plus belle.

Ma bouche épouse son sexe, mes doigts se fondent à sa chair tiède, ma langue fouille les moindres de ses secrets. Son goût m'enivre, ses ondulations me rendent vorace. Son plaisir me rend dingue. Guidé par ses soupirs et par

ses frémissements de plus en plus intenses, j'accentue mes caresses, jusqu'à ce qu'elle explose en une multitude de spasmes et de soubresauts que j'attise de plus belle. Comme je continue à exciter son clitoris qui frémit au bout de ma langue, elle tire soudain mes cheveux vers le haut.

– Jesse, murmure-t-elle entre deux râles, si quelqu'un appelle l'ascenseur et entre... !

Sans cesser de la caresser, je jette un œil distrait vers les portes de la cabine qui se referment lentement. Concentré sur la montée de la deuxième salve de

plaisir que je sens venir en elle et qui fait frémir tout son sexe comme une fleur dans le vent, je ne m'interromps pas, tout en adressant à Willow un regard rassurant par en dessous. Mi-affolée, mi-fébrile, elle ferme

complètement les yeux, incapable de lutter contre le plaisir qui la gagne.

– Cet ascenseur est privatif, la rassuré-je.

Très excité par son plaisir qui s'épanouit alors sans plus hésiter, je continue les allers-retours de ma bouche sur son sexe bouillonnant. Je suis moi-même à la limite de l'incandescence spontanée quand elle se met à gémir en se cambrant. Urgent et violent, son orgasme se déclenche, généreux, puissant, violent, remplissant toute ma bouche d'une incroyable saveur de mangue un

peu poivrée. Posant un dernier baiser sur son sexe délicieux, je me redresse, ravi de l'avoir fait jouir. Les yeux noyés de plaisir, elle m'embrasse éperdument, tandis que je la plaque à la paroi en attrapant ses fesses avec les mains.

Je la sens frémir quand mon bassin écrase le sien. Agrippant alors ma taille

d'une main, elle glisse l'autre vers mon entrejambe. Un sourire étire ses lèvres quand elle commence à me caresser à travers le tissu. J'avale ma salive bruyamment. Sentant que je réagis positivement, elle défait la boucle de ma ceinture et glisse sa paume tiède sur ma peau. Quand ses doigts s'introduisent dans mon caleçon, je deviens fébrile et sens mon sexe déjà raide comme un roc se tendre vers le ciel, cherchant à s'extraire de son carcan. L'entourant de ses deux mains comme un objet précieux, elle le dégage et l'enserme. Je retiens mon souffle. Ses doigts s'activent alors dans un mouvement coulissant tandis que son autre main se balade du côté de mes couilles qui semblent soudain électriques, envoyant dans mes reins des décharges de désir et de plaisir. Ma bouche sur la sienne, je ferme les yeux quand elle se met à me branler.

Mais très vite, ses caresses décuplent mon envie de la prendre, là tout de suite, sans attendre. Posant les mains sur ses fesses, je la soulève du sol, prêt à l'empaler sur moi. Répondant à ma demande silencieuse, elle s'accroche des

deux mains à la rampe et tend son corps vers moi. Mon sexe qui frotte son entrejambe l'excite autant que moi. Mais au moment où je vais entrer en elle, dans un sursaut de volonté, je me retire, réalisant soudain que je suis nu.

C'est-à-dire sans capote. Le truc le plus frustrant et inhumain du monde en cet instant.

Les plus proches sont dans un tiroir de ma chambre, et c'est déjà trop loin.

Soupirant de déception mais sans la lâcher, je lutte contre le désir et le coup de reins qui m'enfoncerait en elle.

Et je jure que le combat entre protection et désir est clairement inégal.

– Dans mon sac, souffle-t-elle.

Un peu surpris, je la regarde tendre la main vers sa pochette de soirée riquiqui, à peine assez grande pour contenir un portable pour petite personne ou un mouchoir plié en 24. Elle en sort un sachet coloré qui me fait l'effet d'un miracle. Tout en l'enfilant rapidement, je lui suis reconnaissant de sa

prévoyance et bénis le ciel qu'elle n'ait pas préféré emporter un rouge à lèvres plutôt qu'une capote.

– Quand je te sais dans les parages, j'en prends toujours avec moi, murmure-t-elle d'un ton coquin.

Maintenant capoté et fébrile, je la plaque au mur avec délice.

– Tu m'as tellement manqué, dit-elle en tendant sa bouche vers moi.

Attrapant ses lèvres, je laisse mon sexe pénétrer lentement en elle. Une étrange vapeur brumeuse envahit ses yeux, nuage d'émotion et de plaisir qui

me rend fou.

– Toi aussi, tu m'as manqué.

Je voudrais me fondre en elle, ne plus jamais m'en séparer, la baiser et la

faire jouir jusqu'à ce que nous tombions épuisés et recommencer encore et encore. Bouche entrouverte et souffle court, elle semble dans le même état d'esprit car dès que je commence à aller et venir, elle noue ses jambes autour de ma taille et arrime ses mains à mes épaules, comme si elle me disait

« allons-y ».

Et avec elle, j'irai là où elle veut. Là où le plaisir nous mène, intense, impétueux, brutal, torride.

Et réparateur.

À chaque fois que je m'enfonce davantage, elle ondule et s'arc-boute.

Campé sur le sol, je retiens ses hanches et la fais coulisser sur mon sexe de plus en plus solide, de plus en plus vigoureux, assoiffé d'elle. Serrés l'un contre l'autre, soudés de volupté et de désir, nous laissons le plaisir nous remplir, nous épuiser et nous redonner des forces. Quand la jouissance commence à la faire vibrer, quand toute son intimité enserme la mienne en secousses fracassantes, j'accélère le rythme. Tête renversée en arrière, elle

halète et gémit sans discontinuer en se balançant sur mon membre tendu en elle. Ma chair est en feu, prête à exploser. Je me retiens à grand-peine de me lâcher, là tout de suite, en rafales et râles de bête sauvage.

– Oh Jesse ! crie-t-elle quand l'orgasme commence à la secouer.

Le sexe en feu, je continue à pilonner jusqu'à n'en plus pouvoir. Et comme

elle me sourit, les yeux brillants, pleins de larmes et d'émeraudes joyeuses, je la rejoins. Éclatant de bonheur, je jouis dans un concert de couleurs, de musique et de lumières.

3. Pour le meilleur et pour le pire

Jesse

Le menton dans une main, allongée sur le ventre, Willow me sourit. Un bras replié sous la nuque, je réponds à son sourire en observant son corps de déesse étalé en travers du lit. Encore moite de plaisir, sa peau luit dans la lumière du matin. Je ne me lasse pas de la regarder.

Et je pourrais passer ma vie au lit avec elle !

L'air songeur, elle caresse ma main posée sur le drap. Du bout des doigts,

elle suit les courbes de la rose des vents sur mon tatouage. Profitant de ce moment de paresse dans la douce chaleur du soleil qui filtre à travers le store, je ferme à demi les yeux. Je veux juste savourer cet instant de pur bonheur.

Loin de cette nuit pourrie, des airs compassés des flics après leur bévue, des questions sans réponse, et de ce sentiment de malaise ressurgi en évoquant mes chers parents. Comme à chaque rare fois où je pense à eux, je me suis senti partagé entre rage, mélancolie et aigreur.

Et je n'aime pas ça.

Revenant au présent et à ce qui compte pour moi aujourd'hui, je regarde Willow : la tête penchée, elle joue avec mes doigts d'un air songeur. Malgré

son visage serein, elle me semble préoccupée, comme si elle avait elle aussi

du mal à détacher son esprit de tout ce qui s'est passé cette nuit.

– Il faudrait peut-être qu'on mette nos alliances un de ces jours, souris-je

en secouant mon annulaire en l'air. Sinon, l'aimable Dangelo va nous mettre

un carton rouge.

Elle opine en fronçant légèrement un sourcil, ce qui lui donne un petit air

sérieux qui me fait craquer. Puis, avec un étrange sourire, elle lève les yeux vers moi.

– À propos, pourquoi tu ne m'as pas dit qu'au moment de l'accident on était fiancés et qu'on allait se marier ?

Sa question me prend de court. Un peu mal à l'aise, je soutiens son regard,

sans me demander comment elle le sait. Revenu de l'ombre où je l'ai enterré,

aussi heureux que douloureux, ce souvenir me tord les tripes : le jour le plus heureux de ma vie

d'alors a aussi été le pire.

Mais peu importe : je dois juste lui répondre.

Lui dire la vérité.

– Je n'ai pas voulu te mentir, je te le promets, assuré-je en surveillant chaque millimètre carré de son visage.

Est-elle en colère ? Triste ? Déçue ? Furieuse ?

Mais elle me sourit avec tendresse, ni accusatrice, ni revendicatrice, ni contrariée. Ce qui me rassure illico. On dirait qu'elle veut juste savoir, comprendre un mystère.

Et celui-là, contrairement à celui du mec qui me ressemble sur la vidéo de la police, j'en ai la clé.

Mais cette clé ouvre aussi la porte d'une flopée de souvenirs douloureux bien planqués derrière. Un genre de petit placard à l'intérieur de moi, bien gardé, cadencé à double tour où j'ai enfoui tout ce qui était insupportable, tout ce dont j'avais du mal à parler, tout ce qui m'a hanté des jours et des nuits. Dans ma vie, il y a deux catégories de souvenirs : les agréables et ceux que je préférerais oublier. Ceux-là restent pourris quel que soit le temps qui a passé et l'angle par lesquels je les revois. En plus, j'ai toujours eu l'impression qu'ils avaient le pouvoir de me tuer.

Mais pour Willow, je suis prêt à donner ma vie. Et à ouvrir grand la porte.

– J'ai eu peur, dis-je en la fixant.

Dans son visage tourné vers moi, ses yeux forment deux billes vertes. Elle secoue la tête avec étonnement.

– Pour toi. Tu avais déjà été tellement secouée par cette photo de nous sur

le Brooklyn Bridge quand tu l'as trouvée, remuée par ce que je t'ai raconté et par les souvenirs qui remontaient... J'ai eu peur que tu n'aies pas la force de supporter ça en plus. Que ça fasse trop.

Ça, c'est la partie émergée de l'iceberg. La raison, la prudence, le risque zéro, le devoir de protection. Mais au-dessous, mes motivations sont un peu moins contrôlées... et sortent tout droit de mon cerveau limbique, genre réflexe vital : je ne voulais absolument pas la perdre à nouveau.

– J'ai eu peur que ça foute le bazar dans ta mémoire. Et dans tes sentiments, ajouté-je un peu honteux de dévoiler le fond de ma pensée.

– Que tout s'efface et que je t'oublie encore une fois ? murmure-t-elle très

doux en se blottissant contre moi. Ça aurait été terrible.

Ma gorge s'étrangle d'émotion en l'entendant formuler exactement ce qui m'a fait me taire.

– Oui.

Je la serre fort contre moi, reconnaissant et soulagé qu'elle ne m'en veuille pas d'avoir été un peu perso sur ce coup-là. Et au point où j'en suis du ridicule, je pourrais aussi lui avouer ce qui m'a traversé l'esprit avec insistance à chaque fois que j'ai pensé lui en parler : le sort ayant gravement merdé une première fois en nous séparant brutalement le jour où nous devions

fêter nos toutes fraîches fiançailles, il n'était peut-être pas utile d'y faire référence.

Au cas où le mauvais sort aurait eu des envies de recommencer...

– Je suis sincèrement désolé de t'avoir menti, m'excusé-je sans cesser de la dévisager.

– Quand Aidan m'en a parlé juste avant ton concert sur le *rooftop*, j'avoue que j'ai eu un petit choc, grimace-t-elle. J'étais assez remontée. Mais au fond, j'ai surtout eu l'impression que tu ne me faisais pas confiance.

C'est au destin que je ne fais absolument pas confiance.

– J'aurais dû t'en parler avant, excuse-moi, souris-je timidement.

Elle me sourit puis tendrement, elle se blottit contre moi en ramenant ses

jambes vers son ventre. Lovée contre moi, elle me fait penser à un petit animal que j'apprivoiserais doucement.

Et maladroitement...

Caressant son épaule, j'écoute sa respiration.

– Je veux que tu saches qu'il n'y a rien d'autre que je ne t'ai pas dit à notre sujet.

Amusée par ma phrase alambiquée qui me fait moi-même lever les yeux au

ciel, elle me sourit à nouveau. En moi-même, je remercie Aidan qui, finalement, me permet de soulever le dernier pan du voile sur tout ce qui s'est passé. Et je me promets de lui en parler car, le connaissant, il doit s'en vouloir d'avoir gaffé.

– Je te crois. Mais ce qui est dur à accepter, c'est que je ne me souviendrai jamais de tout, murmure-t-elle au bout d'un moment. C'est pour ça aussi que

j'ai besoin de toi.

Ses yeux verts me fixent avec tant de confiance que j'en ai des frissons.

Bouleversé, je sens ma gorge se serrer d'un nouveau cran. Des images me reviennent comme des étincelles dans la nuit. C'était ce même regard, ce même abandon, cette même douceur ce jour terrible où je lui ai demandé sa

main. À la remontée de ce souvenir si longtemps refoulé, un gouffre de tristesse s'ouvre au fond de moi mais se referme aussitôt quand je comprends

que Willow a besoin de mes souvenirs pour se reconstruire. Car même si celui-ci me fait mal au bide, même si je l'ai évité pendant des années, nous avons vécu ce moment ensemble et il lui appartient autant qu'à moi.

– Je sais que c'est difficile pour toi aussi, dit-elle.

Sa délicatesse me bouleverse. Les yeux rivés à elle, front contre front, je prends une grande inspiration. Dans ma tête, cinq ans plus tard, les images de ce matin d'hiver qui a chamboulé ma vie se mettent à défiler comme si j'y étais.

Très ému, je retrouve intact ce sentiment de jouer ma vie que j'ai ressenti

ce matin-là.

– Je n'avais pas dormi de la nuit tellement j'étais excité et anxieux. J'en avais parlé à Aidan plusieurs jours auparavant et nous avions convenu qu'une

fois ta réponse donnée – et je croisais les doigts pour que ce soit bien oui comme je l'espérais –, nous nous retrouverions pour fêter nos fiançailles tous les trois dans un super resto de Long Island, dis-je de la voix la plus neutre possible en surveillant son visage.

De surprise, son corps se contracte contre le mien. Très tendu moi aussi, je

m'efforce de ne pas me laisser submerger par les pensées sinistres qui m'assaillent et me concentre sur elle. Comment va-t-elle réagir ? Toute la surface de sa peau semble frémir, comme agitée de secousses par en dessous,

ce qui me fiche une trouille bleue. Elle respire plusieurs fois puis lentement, rouvre les yeux. Leur douceur verte me rassure légèrement.

– C'était le jour de l'accident ? murmure-t-elle en me fixant.

La gorge serrée, je hoche la tête. Elle frémit et se mord les lèvres, ce qui

me fait me reprocher d'avoir commencé par ça.

Mais en même temps, je ne me voyais pas garder pour la fin le fait que nos fiançailles avaient eu lieu le matin même de l'accident, genre happy end pourrie de mon récit...

– Oh mon Dieu, c’est terrible. Tu as dû te sentir tellement seul après, dit-

elle tandis que je la fixe, hésitant à continuer.

Sa voix est tendre et réconfortante comme un rayon de soleil après une

longue hibernation. Je me détends, profondément ému qu’en cet instant, elle pense d’abord à moi et s’excuse presque de m’avoir abandonné. Son regard rempli de compassion me donne des envies de fondre en larmes. Mais comme

ce n’est pas mon genre de craquer – et je sais que ça l’inquiéterait –, je lui souris, je serre les fesses, les poings et les dents tout en affichant un air serein.

Mais à l’intérieur, c’est le boxon... la mêlée sans merci des émotions passées et présentes.

– Je n’ai jamais été aussi stressé que ce jour-là, reprends-je alors. Même faire un discours aux Grammy devant des centaines de personnes ne m’a pas

semblé une telle épreuve.

Comme si elle devinait mon malaise, elle sourit à ma blague minable et serre ma main, comme pour me dire que je peux continuer. Rassuré de la sentir aussi déterminée, je ferme à demi les yeux et d’un bond temporel, je plonge tout entier dans le passé.

– C’était un matin magnifique. Il avait neigé toute la nuit et Central Park

était couvert de neige fraîche, tout blanc, poudré, cotonneux, presque silencieux. Je suis arrivé en avance au Belvedere Castle où on s’était donné rendez-vous, et je t’ai vue arriver par le sentier. Pour te guider, j’ai joué pour toi le morceau que tu préférais. La musique semblait se faufiler entre les arbres et faisait dégringoler la neige des branches. C’était complètement féérique. Et quand tu m’as rejoint, tu as dit qu’on était au royaume de la Reine des neiges.

Willow serre ma main en souriant pour m’encourager. Malgré le choc

qu’elle est en train d’encaisser, sa volonté de me soutenir me touche profondément.

– Tu portais un bonnet vert avec un gros pompon en fourrure. Je me suis

agenouillé devant toi et j’ai pris ta main. J’ai retiré ton gant, ta paume sentait le caramel quand je l’ai embrassée.

Je me souviens de la lueur de feu follet dans ses yeux, de son sourire amusé et presque enfantin.

– Je t’ai dit : « Veux-tu m’épouser Willow ? »

En cet instant, je voudrais avoir un ton plus léger, mais ma voix sort direct d'outre-tombe. Willow opine doucement en serrant mes doigts encore plus fort. Très ému, je continue.

– Tu t'es agenouillée dans la neige en face de moi, tu as dit « oui » puis tu as posé tes deux mains sur mes épaules pour me regarder droit dans les yeux.

Ton front touchait le mien. On s'est embrassés comme des dingues.

L'odeur de son parfum me revient, une odeur de caramel et d'agrumes mêlée à celle de la neige sous nos genoux. Les images se mélangent, son regard, mon violon, la neige, l'accident, l'hôpital. Bouleversé, je reste silencieux, la gorge serrée, retrouvant le goût amer qui ne m'a plus quitté ensuite : celui d'un immense gâchis. Elle se serre davantage contre moi. Et pose sa main sur ma joue. Sa paume tiède me fait l'effet d'un baume apaisant

et me ramène au présent.

– Ça devait être beau.

– Magique, dis-je.

Je retiens le soupir qui monte dans ma gorge.

– Ce n'était pas comme ça que j'avais envisagé la suite de notre histoire, dis-je en essayant de reprendre le dessus de l'émotion qui me tourneboule malgré moi.

– Mais maintenant, je n'ai plus peur.

Elle hoche la tête puis reste songeuse.

– Moi si, dit-elle soudain grave. J'ai peur que tu ne m'aimes pas vraiment.

J'ai presque un haut-le-corps : comment peut-elle en douter ? Je m'apprête

à répliquer que, malgré toutes mes maladresses depuis que je l'ai retrouvée, je n'ai jamais fait que l'aimer ! Mais je me retiens en voyant son visage crispé.

Guettant ses réactions, je commence à paniquer. Est-ce que je n'aurais pas dû lui en parler ? Est-ce que c'est trop pour elle ? Est-ce que cela la perturbe ?

Fixant son visage où de petites rides viennent d'apparaître entre ses sourcils, je m'efforce de rester calme. Et de lui dire ce que je ressens au plus profond de moi.

– Willow, je t'aime et je t'ai toujours aimée.

– Justement, dit-elle tristement. C'est ce qui me fait peur.

Sans comprendre, craignant de la brusquer, j'attends la suite, très inquiet.

Son air fermé me torture.

– Depuis le début, je trouve que ça va trop vite. On n'a même pas eu le temps de réfléchir ni de se connaître à nouveau vraiment. J'ai même l'impression de t'avoir forcé la main avec cette histoire de testament.

– Je te rappelle que c'est moi qui ai dû insister pour ne pas divorcer, dis-je.

Son sourire triste me fait mal.

– Jesse, je ne suis plus cette Willow que tu as connue et que tu as voulu épouser. Je ne sais même pas qui elle était. À chaque fois que tu m'en parles, j'ai l'impression que tu évoques une inconnue. Et ça m'inquiète. Parce que je me demande si au fond, tu n'aimes pas un souvenir, murmure-t-elle en plongeant son regard dans le mien. Et j'ai peur qu'un jour, tu t'en rendes compte.

Elle prononce cette dernière phrase dans un souffle. Complètement chamboulé, je fixe ses yeux brillants de larmes.

– Et que je ne t'aime plus ? chuchoté-je en relevant son menton baissé.

Willow, ce n'est pas un fantôme que j'aime. C'est toi, la Willow d'aujourd'hui, celle que je serre en ce moment dans mes bras.

Joignant le geste à la parole, je l'écrase carrément contre moi. Je voudrais que mon amour lui rentre dans le cœur par tous les pores de la peau. Puis lentement, je la berce en embrassant ses cheveux et son front. Doucement, sa respiration s'apaise.

– Mais comment peux-tu être sûr ? gémit-elle au bout d'un moment.

Je souris, attendri par sa résistance.

– Parce que je n'ai aucun doute, Willow. Tu es la femme que j'aime, un point c'est tout. Et oui, tu es aussi la femme que j'ai toujours aimée. Quand je t'ai perdue, je pensais que je ne pourrais plus jamais aimer quelqu'un d'autre.

Et ce qui est bizarre, c'est qu'à la fois, c'est vrai et pas vrai !

Elle me jette un regard étonné et douloureux qui me donne envie de déplacer des montagnes pour la convaincre.

– Quand tu es devant moi, je vois Willow Blake, la seule et l’unique, la femme de ma vie, celle que tu étais avant, celle que tu es devenue et celle que tu deviendras un jour. Pour moi, tu es un tout, une alchimie fascinante, un morceau de musique composé de notes du passé, d’arpèges d’aujourd’hui, d’un rythme original, de sonorités particulières et aussi de silences qui t’appartiennent à tout jamais. Tout ça, c’est toi : une femme extraordinaire et complexe qu’à la fois je retrouve et apprend à connaître, qui chaque jour m’épate, me fait trembler, me fait rire, m’émerveille. Et me rend fou de désir !

Tu crois que j’aime un fantôme de ma jeunesse ? Non, je t’aime toi, pour ce

que tu es, avec tes cheveux blonds, tes jeans, tes baskets, ton enthousiasme, ta sincérité, ta droiture, ton engagement, ton Shelter, tes amis, ton chien et même ton nouveau parfum sucré ! Parce que c’est toi. Et tout ce que je vois de toi, que je le connaisse ou que je le découvre, je l’admire et je l’aime.

J’ai dit ça d’une traite, sans même reprendre mon souffle. Très ému, je la serre contre moi en embrassant son visage. Les larmes qui roulent sur ses joues me font mal. Je voudrais que plus jamais elle ne pleure. Et encore moins à cause de moi.

– Et aujourd’hui, je suis très heureux que nous soyons mariés car c’est ce que je désirais depuis que je t’ai rencontrée.

Avant elle, j’aurais pourtant juré que le coup de foudre était une invention romanesque ou l’œuvre de scénaristes un peu fleur bleue...

– À propos de mariage, il faut que tu sois sûr d’une chose, dit-elle en se dégageant doucement pour me regarder.

Je me raidis, soudain crispé d’appréhension.

– Je t’ai dit oui avant l’accident, je t’ai dit oui il y a quelques semaines à Las Vegas. Et aujourd’hui, en toute conscience, certitude et pleine possession de mes moyens, je veux que tu saches que je te redirais oui.

Estomaqué, je la dévisage. Mon cœur déjà tout secoué se met à faire des loopings dans ma poitrine. Mais ce n’est rien comparé à la tempête de bonheur qui me soulève quand elle ajoute en me fixant droit dans les yeux :

– Je ne me souviens pas de ce que je ressentais ce jour-là au Belvedere mais je peux te dire ce que j’ai réalisé hier soir : je t’aime et je suis très heureuse d’être ta femme.

J’en ai le souffle coupé tant je suis heureux et bouleversé. Je la serre dans mes bras, les larmes aux yeux, rempli de bonheur et d’émotion. Puis je me détache d’elle pour la regarder comme pour vérifier si je n’ai pas rêvé sur son visage. Son sourire attendri me répond.

– Je t’aime, Jesse, murmure-t-elle en m’embrassant.

Les yeux fous, le cœur suspendu, je reste saisi, savourant le bonheur de cet instant. Le laissant glisser en moi comme une caresse sur mon cœur. Quand le drame est arrivé, quand j'ai dû la quitter, j'étais sûr de ne jamais réentendre de sa bouche ces trois petits mots.

Je croyais aussi ne plus jamais pouvoir les lui dire...

Et quand par miracle, elle a réapparu dans ma vie, je les ai espérés sans vouloir y croire. De toute façon, j'étais déjà si heureux que j'étais prêt à attendre des années pour qu'elle retrouve des sentiments pour moi. Alors maintenant, ébloui, je l'embrasse en la serrant contre moi. J'entends presque une fanfare autour de nous.

Ou bien c'est juste le son du bonheur qui fait son come-back ?

– Je veux tout vivre avec toi. Les grands moments, les petits riens, les rires, les émotions, les jours qui passent, le bonheur, la vie simple et

l'extraordinaire, dis-je en la regardant.

Elle répond à mon sourire mais une ombre rapide passe sur son visage. Je

suis son regard qui dérive vers la cicatrice sur son ventre. Je devine aussitôt à quoi elle pense : ces enfants qu'elle ne pourra pas avoir. Avec tendresse, je pose mes doigts sur la ligne fleurie de son tatouage.

– Ne t'inquiète pas, mon amour, si on veut des enfants, on les adoptera, chuchoté-je. Autant que tu voudras.

Hochant la tête, elle immobilise ma main et la presse sur son ventre avant

de m'embrasser. Après un long baiser qui éveille en moi des envies voluptueuses, je me détache d'elle pour aller fouiller au fond du placard de ma chambre. Il me reste une dernière chose à faire pour clore définitivement

mon récit. J'ouvre mon vieil étui à violon, celui dont la poignée est en lambeaux et qui a contenu mon premier instrument.

Le visage haineux de mon père brisant ce violon apparaît fugacement mais

je l'ignore en me retournant vers la femme que j'aime. Vers le présent.

– J'ai quelque chose à te donner qui t'appartient.

Très calme, je m'efforce de maîtriser ma voix et chacun de mes gestes.

Mais je ne peux empêcher mon cœur de battre à trois cents à l'heure ni les images du passé de ressurgir, plus fortes que jamais. Intriguée, elle me suit des yeux en fixant la petite boîte en velours rouge que j'extrahis de l'étui et que je tiens un peu pompeusement en avançant. Comme une relique, un pur concentré d'émotions, de joies et de chagrins, tous ceux que j'ai renfermés dans cet écrin couleur de sang rangé à l'intérieur de l'étui de mon violon ce jour où, d'un commun accord avec Elena, la grand-mère de Willow, j'ai récupéré ce coffret.

Pour que rien de notre amour ne subsiste.

Ma gorge se serre à ce souvenir. Mais je souris en me souvenant du vieux

Chinois sans âge chez qui j'étais allé, toutes mes économies en poche : même

s'il avait insisté et argué de son statut d'aîné gagnant déjà sa vie, j'avais refusé qu'Aidan participe. Je me souviens qu'à l'époque, je m'étais dit qu'un jour, je serais riche et offrirais à ma future femme ce qu'elle méritait : le plus beau.

Avec cérémonie, je m'agenouille devant Willow, complètement nu.

Fronçant les sourcils, elle se redresse lentement.

D'une main un peu tremblante, j'ouvre lentement la boîte, un peu étonné d'éprouver exactement des sentiments identiques à ceux d'il y a cinq ans : ce mélange d'amour, d'assurance, d'appréhension et de fierté, surtout quand je lis sur son visage la même admiration éblouie et confiante que dans le passé.

– Accepte cette bague, symbole de mon amour et de mon engagement pour

la vie, dis-je en répétant mot pour mot ceux que j'avais dits et répétés à voix haute toute la nuit qui avait précédé ma demande. Veux-tu être ma femme, Willow ?

J'ai beau savoir que depuis Las Vegas, nous sommes mari et femme sur le

papier, en cet instant, j'ai tout oublié : je suis juste un homme très amoureux, extrêmement ému, agenouillé devant la femme qu'il aime, et je me sens déborder d'espoir, d'amour et d'un soupçon d'appréhension tant qu'elle ne m'aura pas répondu. Un délicieux sourire aux lèvres, elle se laisse glisser le long du matelas pour s'agenouiller face à moi. Quand elle pose ses deux mains sur mes épaules, ses yeux verts sont remplis de paillettes : j'ai l'impression d'y voir de l'herbe fraîche danser sous le soleil.

– Oui, chaque jour de ma vie.

La gorge nouée, je lui souris, concentré sur mes gestes pour ne pas trembler. Hochant la tête avec sérieux, je prends sa main puis enfile sur son annulaire la bague que j'avais choisie : un simple anneau d'argent orné d'un

arbre.

Presque le même que celui sur mon torse.

Elle observe son doigt avec admiration puis elle sourit rêveusement tandis

que je porte sa main vers ma bouche pour embrasser sa paume. Sans me quitter des yeux, elle se laisse faire puis caresse ma joue. Un frisson me parcourt, mélange de souvenir, de mélancolie, de satisfaction et d'une envie irrésistible de faire l'amour avec elle immédiatement. Passant une main autour de sa nuque et l'autre sur ses reins, je plaque mon bassin contre elle.

Ses lèvres cherchent aussitôt les miennes.

– Je ne sais pas comment c'était la première fois, mais c'est une demande en mariage très troublante, murmure-t-elle.

– Hier comme aujourd'hui, tu as toujours été une épouse très sexy, souris-je en la renversant sur le sol.

Penché sur moi, un type avec des yeux énormes de miroir baragouine des mots que je ne comprends pas. Je le fixe, stupéfié de voir mon visage se refléter à l'infini dans son regard absent. Il sourit d'un air étrange. Puis subitement, ses yeux noircissent et tout son visage prend feu.

Réveillé en sursaut, je m'efforce de maîtriser la sensation de terreur encore collée à mes tripes. Le souffle court, j'essaie de me calmer et de comprendre le sens de ce cauchemar mais la sensation de malaise persiste, même parfaitement éveillé. Désagréablement familière. Sans chercher très loin, je la reconnais : c'est la même qu'au commissariat, quand le flic a parlé de sosie et que j'ai eu l'impression que quelque chose se fissurait au fond de moi. Parce qu'il y avait Willow, ses amis, mon frère, Tyler et puis ce flic qui nous scrutait, parce qu'il y avait plus urgent que mes petits remous intérieurs, je n'ai pas voulu y prêter attention, mais maintenant, au milieu de la nuit, cette histoire de sosie revient me hanter.

Je m'agite et me retourne plusieurs fois. Blottie contre moi, Willow murmure dans son sommeil.

– Ce n'est rien, lui dis-je en caressant ses cheveux.

Juste un assaut de questions et de doutes qui font la java dans mon crâne.

Qui est ce type ? Que veut-il ?

Est-il possible qu'il me ressemble au point que tous nous confondent, même les flics ? Le fait d'avoir un mec tout pareil à moi qui se balade en ville avec des instincts criminels est assez flippant. L'idée tordue que, sans le savoir, je suis peut-être schizophrène et dédoublé en pyromane se faufile dans mon esprit mais je me raisonne aussitôt.

Pourtant, la pensée inquiétante que ce sosie pourrait avoir un rapport avec

moi et mon histoire s'insinue. Et quand on parle famille, la figure sinistre de mon cher père refait une petite apparition. Assorti de ses saloperies de dernières paroles...

Tu parles d'une bénédiction pour bien partir dans la vie !

Très agacé de penser à nouveau à mon paternel – trois fois dans une même

journée, c'est plus qu'en presque dix années de silence –, je m'en veux de me laisser perturber. Mais à présent, il est certain que je n'arriverai pas à me rendormir !

Repoussant délicatement Willow, je me glisse hors du lit pour aller me faire un café. Debout dans le salon, je fixe la nuit par la baie vitrée tout en serrant ma tasse brûlante entre mes doigts. Pour la première fois depuis que je

vis à New York, la carte postale que j'ai sous les yeux me paraît trompeuse, presque dangereuse, hérissée d'immeubles de verre et de gratte-ciel lancés comme des piques arrogantes.

Je frissonne, mal à l'aise. Je devrais aller courir, jouer, composer ou défoncer le sac de frappe au bout du couloir mais je n'arrive pas à bouger. Il me semble que j'ai du plomb dans les pieds, des corbeaux dans le crâne et de

la merde dans les yeux. Je tente de me secouer mais je me sens mal, vide, comme si on m'avait fendu en deux et que j'étais incapable de recoller les morceaux. Je m'étais juré de ne plus ressentir cette sensation de tension et de déchirement, hélas familière.

Et toujours aussi écœurante.

Les dernières paroles de mon père retentissent à nouveau dans mon crâne.

Ce qui m'irrite et me décontenance.

Qu'est-ce qui m'arrive ? Pourquoi je n'arrive pas à me sortir ça de la tête ?

Troublé, presque oppressé, j'attrape mon téléphone.

– Oui Jesse, répond la voix ensommeillée de mon frère. Qu'est-ce qui se passe ?

À présent, je ne peux m'empêcher de déambuler de long en large dans le salon, suivi de Dobby qui ne me lâche pas d'une semelle.

– J'ai une question à te poser, dis-je en oubliant toute entrée en matière.

– Bien. Je suppose donc que ça ne pouvait pas attendre une heure décente.

Attends un peu, je vais dans le salon.

Gêné, je réalise alors qu'il est 4 heures du matin et que mon frère, que je viens de tirer du sommeil sans cérémonie, n'était pas forcément seul...

– Il y a un problème ? marmonne justement la voix de Nathan.

Dans le mille ! Je suis vraiment con...

– Désolé, discussion familiale importante, lui répond tendrement Aidan.

J'imagine son regard affectueux et sa main posée sur l'épaule de Nathan et

je souris, un peu attendri. Nathan est un type bien et mon frère aussi, et même bien plus que ça, alors pourquoi pas ? Il serait peut-être temps qu'il se fixe un peu lui aussi... Aidan se foutrait bien de moi s'il m'entendait, il s'est assez moqué de moi sur ce sujet. Mais cette fois, son histoire avec le beau rouquin semble sérieuse et je m'en réjouis pour lui.

– Je suis désolé, dis-je en l'entendant refermer la porte.

– Ça va, de toute façon, il fallait que je me lève pour aller travailler.

Qu'est-ce qui t'arrive alors ?

Je souris, touché qu'il cherche comme toujours à m'éviter de culpabiliser.

Même réveillé en sursaut, mon frère reste l'homme de la situation : à l'écoute, posé, positif.

– Depuis cette histoire du sosie sur la vidéo, je n'arrête pas d'y penser et ça me fout en l'air.

– Tu m'étonnes, dit sobrement Aidan.

– Et si Hunter n'avait pas menti ?

Depuis qu'il nous a foutus dehors, Aidan et moi, j'ai du mal à l'appeler papa. Avant déjà, ce mot ne collait pas avec son attitude glaciale et son affection inexistante mais après, c'est devenu carrément impossible. Donc, en général, je ne l'appelle pas : ça m'évite d'y penser.

– Quand il m'a balancé que je n'étais pas son fils, j'ai pris ça pour une énième façon de m'humilier.

J'entends presque Aidan se crisper à ce souvenir. Il faut dire que, du plus

loin que je m'en souviens, mon père n'a jamais été avare sur ce coup-là : dédain, mépris et vexation. Il avait dû prendre l'option déshumanisation avancée à la fac de médecine.

– Genre une dernière provocation pour me rappeler que je n'étais qu'une erreur de casting dans la noble lignée Halstead. Mais... et si c'était vrai ?

– Ta réussite prouve qu’il s’est largement foutu le doigt dans l’œil, fait remarquer mon frère dont je repère la contrariété à son ton un peu sec.

Malgré les années, mon père réussit toujours à nous hérissier le poil, à lui comme à moi.

– Je veux dire que si ça se trouve, c’est plus complexe que ça, continué-je,

incapable d’expliquer clairement ce qui me turlupine. J’ignore peut-être tout un pan de ma vie. Et qui sait, j’ai peut-être un frère après tout ! Un autre, un caché, je ne sais pas moi, un qu’on aurait oublié, donné, prêté ou confié à des gens qui se le seraient approprié ! Ou peut-être loué, vendu, qui sait ?

Interrompant mes hypothèses délirantes, Aidan toussote pour me rappeler

son existence, ce qui me fait sourire malgré les nœuds qui se tricotent dans mon cerveau. Un silence s’installe de part et d’autre de la conversation, remuant les souvenirs de nos derniers instants en famille : explosifs.

– J’aurais plutôt tendance à penser que sa réaction était un baroud d’honneur, finit par dire Aidan, montrant ainsi que ses pensées sont elles aussi arrêtées sur ce moment précis.

– Oui, mais tout d’un coup, je me dis qu’il était peut-être sincère après tout. Et qu’il est temps que j’aie une petite conversation avec lui, décidé-je au moment même où je prononce cette phrase. Je n’ai pas le temps avant les concerts de LA mais j’irai dès mon retour. Histoire de m’enlever ce putain de doute sur ce qu’il a voulu dire.

– Tu veux que je vienne ? demande Aidan un peu tendu.

Encore une fois, le soutien indéfectible de mon frère me touche : alors qu’il a juré de ne jamais remettre les pieds à Chicago et encore moins dans le *home bad home* familial, l’homme qui ne me laisse jamais tomber est prêt à m’y accompagner.

Et à affronter ses démons.

– Non merci, j’irai seul, murmuré-je en observant Dobby s’immobiliser, oreilles dressées.

– Certainement pas, dit soudain la voix de Willow. J’irai avec toi.

Surpris, je me retourne. Debout devant moi, nue, souriante et inflexible, ma femme me fixe de ses yeux verts comme deux émeraudes. Je reste figé :

depuis quand elle est là ? Au bout du fil, Aidan se racle la gorge. Je reprends mes esprits en voyant Dobby courir vers les jambes de sa maîtresse. Je n’ai rien à cacher à Willow mais je n’ai pas véritablement envie qu’elle fasse la connaissance de son beau-père.

– Franchement, ce n’est pas nécessaire, dis-je en la remerciant d’un sourire

un peu crispé. Je ferai l’aller-retour dans la journée.

Et entre nous, je ne sais pas comment je vais réagir en revoyant mes parents dix ans plus tard...

– Tu n’as pas compris, sourit-elle. Tu n’as pas le choix.

Abasourdi, je la dévisage : son regard est ferme, insolent et tendre à la fois.

Mais en tous les cas, déstabilisant, surtout pour un mec en plein remue-ménage neuronal et familial.

– Je te rappelle, Jesse Halstead, que nous sommes mariés pour le meilleur

et pour le pire, alors je viens à Chicago avec toi et tu n’as rien à dire, ajoute-telle en me voyant ouvrir la bouche pour argumenter.

Soufflé, je reste sans voix. Son assurance m’impressionne et j’y retrouve

sans surprise cette force de caractère qui ne l’a jamais quittée. Au bout du fil, Aidan éclate de rire. Balançant entre surprise, admiration et agacement à m’entendre renvoyer dans mes buts devant témoin auditif – qui en plus se fout de moi –, je continue à me taire.

– Je sais bien que l’humeur n’est pas à la franche rigolade, mais franchement ce n’est pas si souvent que je t’entends te faire moucher comme

ça ! Chapeau Willow !

Finalement assez amusé moi aussi, je marmonne pour la forme puis

acquiesce en souriant à Willow.

– J’abdique, dis-je en me concentrant sur le présent : ma femme nue devant

moi.

Une vision très sexy.

Et surtout capable d’anéantir mes dernières résistances...

4. Le langage secret des fleurs

Willow

Après avoir convenu de ses prochaines dates d’intervention au Shelter, je remercie Julius, le copain réalisateur de Nathan et lui envoie un mail de confirmation résumant notre échange. L’atelier court métrage est une

réussite : après un démarrage un peu poussif, les dix jeunes qui y participent sont maintenant très impliqués et demandeurs ; même Julius est impressionné,

ce qui me remplit de fierté pour nos jeunes. Ravi des premiers résultats, Julius va rajouter des séances et leur faire rencontrer un producteur et un scénariste de ses amis. Il a même prévu une surprise pour les ados : deux jours sur un

vrai tournage ! Mais, avant ça, ils ont encore du boulot : recherches documentaires, note d'intention, écriture du scénario, prise de vues puis montage, leur vidéo sera a priori prête à temps pour participer au Festival du Nous.

Tout en m'étirant contre le dossier de ma chaise, je souris, heureuse de la

bonne avancée de ce projet qui me tient à cœur. Imaginant que mes étirements

et gesticulations signifient promenade annoncée, Dobby se précipite vers la porte du bureau.

– Pas tout de suite, j'ai encore du boulot !

Dobby s'immobilise, oreilles dressées. Penchant la tête sur le côté, il tente un regard suppliant, genre œillade de film muet, qui me fait éclater de rire. Ce chien est un vrai cabotin. Puis comprenant que je ne céderai pas, il fait mine de s'éloigner dans le couloir, vexé. Une demi-minute plus tard, son museau réapparaît dans l'embrasure de la porte jusqu'à ce qu'il aperçoive Chaussette lui aussi en balade et décide de le prendre en chasse. Sous mon regard amusé, les deux détalent en courant. Souriant toute seule, je me concentre sur mon agenda : encore une journée chargée ! La semaine a été bien remplie et au grand soulagement de tous ici, uniquement d'activités sans risques et d'événements habituels. En d'autres termes, aucune anomalie, alerte,

angoisse, convocation, visite de la police, des pompiers ou du 911. Juste le train-train du Shelter, soit la vie d'une communauté de vingt-cinq grands ados, ce qui s'avère souvent remuant et animé ! Mais j'avoue que ce n'est pas désagréable de retrouver notre rythme de croisière, sans passer par la case incendie ou commissariat.

Dans le nouveau Shelter, on s'organise petit à petit et chacun y trouve sa place et ses repères. Nathan, Emma et moi avons même eu un premier rendez-vous avec l'architecte – celui qui a refait le cabinet de Lindberg, l'avocat de Jesse – pour l'aménagement de nos futurs bureaux. Même si j'aurais préféré

qu'il y assiste, Jesse a insisté pour que nous commencions à y réfléchir sans lui : d'après lui, sa présence n'est pas indispensable.

Et c'est là que je m'insurge !

Car finalement, la contrariété la plus considérable et la plus difficile à gérer pour moi cette semaine est l'absence de Jesse, parti depuis lundi aux aurores pour Los Angeles. Je souris en regardant les bâtons s'aligner sur la marge de mon agenda : quatre jours et demi. Bientôt cinq et Jesse sera de retour. Je n'aurais jamais imaginé qu'il me manquerait autant. Ce n'est pas forcément très bon signe pour mon autonomie, il va falloir que je travaille là-dessus si je ne veux pas finir en épouse soumise et béate, mais cela me conforte dans ce

que je sais depuis peu : je suis follement amoureuse !

Je regarde ma montre pour la cent vingtième fois depuis ce matin,
comptant presque les minutes qui me séparent encore de lui.

Heureusement M. Bell a eu la bonne idée d'inventer le téléphone.

À cette pensée, je rosis et regarde autour de moi comme si on pouvait soupçonner la nature langoureuse de nos conversations téléphoniques et leur effet sur ma personne.

Car j'ai fait deux découvertes. La première : avec Jesse, je peux avoir un orgasme par téléphone !

Et même plusieurs...

Ma seconde découverte est ma créativité inédite en matière de sexe

téléphonique, ce qui semblait beaucoup plaire à Jesse et m'a poussée à devenir de plus en plus imaginative. Les yeux mi-clos, je pense à ces conversations nocturnes – merci le décalage horaire – où Jesse m'a détaillé par le menu ce qu'il aimerait et comptait faire avec moi dès son retour. Prise au jeu, j'ai renchéri, imaginé des variantes, des subtilités, réinventé le kama sutra à distance... Bref, nous avons expérimenté toutes les possibilités d'une

relation sensuelle et troublante par téléphone.

Mais le virtuel, ça n'a qu'un temps et je suis très impatiente que Jesse revienne. En chair et en os. Avec ses fesses et ses fossettes.

[À quelle heure atterris-tu exactement ?]

Je crains fort de lui poser la question pour la 15e fois...

[2 heures du mat. On file

à l'aéroport dès la fin du concert.]

Comme s'il devinait mon inquiétude sur son timing que je suis en train de calculer, Jesse ajoute :

[Je ne ferai qu'un rappel. Tout va bien à NY ?]

[Tu me manques...]

Les trois petits points d'un SMS en train de s'écrire s'affichent sur mon écran. Imaginant déjà une

connotation sensuelle à sa réponse, je lutte pour me concentrer sur mes tâches de l'après-midi.

Un selfie apparaît alors : Jesse torse nu avec des bandes de peinture bleue

sur les joues, Sasha les cheveux tressés avec une tunique indienne à franges, tous les deux hilares et tenant une feuille de papier sur laquelle est écrit « dans zéro dodo ! »

[:)]

Attendrie, je souris à cette complicité évidente et observe l'enfant à côté de Jesse. Brune et pétillante, la petite fille rit aux éclats en le regardant. « Je l'adore, elle a une vitalité incroyable, elle rebondit ! », m'a dit Jesse le jour où il m'a expliqué que Sasha avait perdu sa maman très jeune. J'ai été bouleversée et j'avoue que j'ai regardé Tyler encore autrement depuis.

En fixant son portrait, je repense à la promesse de Jesse : tous ces enfants

que nous adopterons. La perspective de cette famille que nous leur donnerons

et de cet équilibre que nous chercherons à reconstruire ensemble me rend fière et heureuse, recouvrant d'un voile de douceur la nostalgie des enfants que je ne porterai pas. Du bout du doigt, je caresse avec tendresse le visage de l'homme que j'aime et admire, ses pectoraux, le tatouage sur son épaule. Puis je soupire en souriant : ce sera bien mieux en vrai.

[Vivement ce soir.]

[On aura toute la nuit pour nous !]

Un peu émoustillée par le sous-texte de ce dernier message, je vérifie sur le mail de confirmation que m'a fait suivre l'assistante de production qui gère les déplacements de Jesse : notre vol pour Chicago est à midi demain.

Nous n'en avons pas vraiment parlé avant son départ pour Los Angeles mais je soupçonne Jesse d'être assez nerveux à l'idée de revoir ses parents. La violence sourde que je sens en lui, cette colère encore si présente que j'ai pu

apercevoir parfois, la dureté de certaines de ses réactions, son impulsivité et ces dix ans passés sans une tentative de réconciliation de part et d'autre, tout concourt à faire de cette rencontre un moment certainement délicat.

Et pour rien au monde je ne le laisserai seul l'affronter.

[Et si tu dors déjà, j'aurai le plaisir

de te réveiller...]

Amusée, je rêve un moment en dessinant des clés de sol aux arabesques

lascives et en pensant aux multiples façons dont nous allons mettre à exécution nos divagations téléphoniques de la semaine.

Des pas précipités dans le couloir interrompent mes divagations. Après un bref coup, la porte de mon bureau s'ouvre sur le visage de Remy. En quelques jours, il a déjà changé : attitude moins fuyante, dos droit, visage détendu.

Même s'il se tient toujours en retrait du groupe, il assiste depuis peu aux moments de discussion informelle dans la cuisine – une tradition du Shelter !

– et j'ai remarqué avec plaisir qu'il y avait échangé quelques mots avec Melvin à propos de photographie et de cinéma. En observant son air détendu

et ses yeux bleus presque joyeux, je me dis que je pourrais peut-être lui parler de l'atelier vidéo : ce serait un bon moyen de l'intégrer à un projet commun et de l'aider à s'exprimer.

– Ça se passe comment pour demain ? demande-t-il en avançant d'un pas rapide vers mon bureau.

Un peu surprise, je lui souris sans comprendre. L'excitation de sa voix ne masque pas la nervosité que je lis sur son visage.

– Pour la rencontre avec Jesse et son frère... ajoute-t-il d'un ton méfiant en cessant d'avancer.

Très gênée, je me retiens de jurer en me frappant le front.

Putain, j'ai complètement zappé !

– Remy, il y a un changement, dis-je mal à l'aise.

Comme un animal qui flaire le danger, il recule d'un pas. Ses yeux deviennent instantanément gris et hostiles, comme deux pointes de flèches acérées. Réfléchissant à comment lui expliquer simplement que ce n'est qu'un

contretemps, je me lève pour m'approcher de lui. Sur la défensive, il continue à reculer. Il ne me quitte pas des yeux, visiblement furieux. Tout en répondant calmement à son regard, je remarque ses poings serrés, sa mine hostile, et la violence qui émane de tout son corps, prêt à exploser. Je repense aux premiers

mots d'Emma quand elle m'a parlé de lui : « on dirait qu'il va te bouffer »

mais je ne me laisse pas impressionner.

– Jesse ne sera pas à New York demain et votre rendez-vous va devoir être reporté. Je suis désolée.

En moi-même, je me maudis d'avoir oublié et de ne même pas pouvoir lui

donner une autre date. Avec la joie qu'il s'en faisait – ce rendez-vous seul à seul avec une star et son frère –, le prévenir la veille est une erreur stratégique et psychologique colossale. Le voilà à présent déçu, vexé et pire que tout, blessé dans son orgueil. Furieuse contre moi-même, je me mords les lèvres.

Mais j'assume.

– Écoute, c'est ma faute. Avec tout ce qui s'est passé, j'ai oublié, avoué-je.

Pas la peine de lui raconter des sornettes, il les détecterait à la seconde vu la façon dont il me scrute. Il me lance un regard dédaigneux qui me met sur

des charbons ardents.

– Dites plutôt que la star, ça la fait chier de passer du temps avec un pauvre mec comme moi.

– Non, tu te trompes. Jesse voulait te revoir et te présenter à son frère mais il doit absolument partir à Chicago.

– Vous fatiguez pas, j'ai compris. De toute façon, c'est toujours pareil.

Le visage sombre, il enfonce ses poings dans ses poches et me toise. Un frisson glacé me parcourt malgré moi sous le regard mauvais de cet ado furieux. J'imagine ce qu'il pense : « Impossible de faire confiance aux adultes. »

– J'aurais dû m'en douter d'ailleurs, dit-il, confirmant ainsi que je ne me trompe pas sur son état d'esprit.

Sur ces mots, il me tourne le dos brusquement. Surprise par la virulence de

sa réaction, je lutte pour ne pas me précipiter derrière lui et le rattraper par le bras. Je sais que je ne dois surtout pas le toucher physiquement en cet instant, sans quoi sa colère peut se retourner contre moi.

– Remy, attends !

Haussant les épaules, il avance à grands pas vers la porte. Malgré tout ce

que j'ai appris à l'école et ici au contact des ados, je me rue à sa suite dans le couloir.

– Je vais appeler Jesse pour fixer un autre rendez-vous, dis-je en essayant

de suivre son rythme.

– Pas la peine, marmonne l’ado. En fait, je m’en fous des histoires de ce mec. Et lui aussi, il se fout des miennes on dirait. Alors, c’est bon !

Il allonge rageusement le pas en montant l’escalier. Désolée que cela prenne un tour pareil, je continue à le suivre, même si c’est contraire à la déontologie. Même si je sais que je devrais le laisser se calmer et passer le relais à quelqu’un d’autre de moins impliqué dans cette histoire. Mais je me

sens affreusement coupable : c’est moi qui ai fait espérer Remy et c’est moi

qui viens de briser son espoir. Et puis quelque part, je suis furieuse qu’à cause de moi, il pense désormais que Jesse est un lâcheur et un arrogant incapable

de tenir ses promesses. C’était à moi de gérer et je ne l’ai pas fait.

Quand nous arrivons au premier étage, je suis toujours sur ses talons.

– Je comprends que tu sois déçu... tenté-je.

Mais sans un mot, il me claque la porte de sa chambre au nez. Très ébranlée, je redescends l’escalier lentement puis me dirige vers le bureau de Nathan.

– Qu’est-ce qui t’arrive ? demande-t-il, un peu inquiet en voyant ma mine défaite.

– J’ai merdé avec Remy, dis-je en me laissant tomber sur la chaise en face de lui.

Quand je lui explique ce qui vient de se passer, ma boulette et la réaction

de l’ado, il sourit affectueusement. Quand je lui explique que je n’ai pas été à la hauteur, que j’ai failli aux exigences de ma mission au Shelter et que je ne suis pas une bonne professionnelle, il se lève et vient s’asseoir sur le coin de sa table en face de moi.

– D’abord, j’ai le regret de te dire que tu es une excellente professionnelle.

Ensuite, je te rappelle qu’un des principes fondateurs du Shelter, c’est le collectif et les responsabilités partagées. Et il se trouve qu’on est au minimum deux à avoir oublié ce rendez-vous de demain. Enfin, en tant que responsable

de tout ce qui se fait au sein du Shelter, j’aurais moi aussi dû y penser et anticiper.

Je lui suis reconnaissante de ne pas mêler Jesse et Aidan à ma mauvaise gestion du problème. De plus, j'ai finalement un peu le sentiment de les avoir embringués malgré eux dans un projet qui me paraît à cet instant une véritable utopie.

– Il y a des changements d'emploi du temps, ça arrive et ça s'appelle le principe de réalité. Je parlerai à Remy et lui expliquerai, continue Nathan. Et

puis, on a tous été pas mal secoués ces derniers temps, et ça, même Remy peut le comprendre.

Un peu rassérénée, je hoche la tête et me remets debout. Grâce à l'analyse

sereine de Nathan qui a su, comme toujours en tant que boss, trouver les bons mots, les choses se remettent à leur place. Au moment où je vais quitter son

bureau, mon ami pose une main affectueuse sur mon épaule :

– Et puis, je crois savoir que Jesse va avoir besoin de toi demain à Chicago.

Je lui souris, encore une fois touchée par sa délicatesse, sa discrétion et sa façon de me dire qu'il sait sans pour autant entrer dans l'intimité de mon couple. Malgré son sacro-saint principe de ne pas mélanger amour et travail,

il me dit aussi deux choses avec cette petite phrase : Aidan lui a parlé de ce voyage et vu le choix du mot « besoin », c'est une visite loin d'être anodine pour les frères Halstead.

De retour dans mon bureau, je compulse le planning en essayant de me souvenir des dates des prochains concerts de Jesse afin de refixer au plus vite un rendez-vous avec Remy. Le plus simple serait que je vois avec lui mais au

moment où je prends mon téléphone, on frappe à nouveau à la porte.

– Remy ? espéré-je sans y croire.

Quasiment masqué par un énorme bouquet de fleurs, un livreur barbu me

demande :

– Madame Halstead ?

Je souris, encore mal habituée à ne plus être uniquement Willow Blake, surtout ici dans le nouveau Shelter qui est aussi ma maison d'enfance.

Mais finalement les personnalités multiples en un seul corps, ça me connaît, souris-je amusée de rire de ce que j'ai eu du mal à digérer pendant des années : cette inconnue en moi.

Décidément, je progresse à grand pas !

Déposant alors sur mon bureau une brassée de lys blancs mêlés de liserons

violettes aux pistils drus et dorés, le barbu me tend une carte. Intriguée et émerveillée par cette composition originale qui me fait aussitôt penser aux tableaux peints par Georgia O'Keeffe, je le remercie d'un signe de tête. Vu la référence implicite dans le choix de ces fleurs, j'ai une petite idée de leur expéditeur... auquel j'étais en train de penser il n'y a pas trois minutes. Je me souviens avec tendresse de notre conversation le jour du déménagement

quand j'ai parlé à Jesse de ma passion pour les tableaux de fleurs de O'Keeffe

– pour moi une des plus grandes artistes américaines – et du symbolisme de

ses peintures. Je note avec plaisir qu'il a dû aller se renseigner et semble à présent très calé sur le sujet !

D'ailleurs, avant même que je n'ouvre le petit mot joint au bouquet, le dessin sur l'enveloppe me donne quasiment l'identité de celui qui m'a envoyé

cette merveille et me fait sourire : une joyeuse petite note de musique stylisée familière, notre code amoureux. Je rêve en me demandant quelle est, en matière de fleurs, la signification des lys, ces fleurs si graphiques aux lignes majestueuses et des liserons, exubérance brouillonne et joyeuse... Est-ce une

façon pour Jesse de me dire qu'il aime mon petit grain de folie sous mes allures posées ? Est-ce une petite allusion à nos récents échanges, où nos divagations sensuelles ont fait exploser toutes les convenances

téléphoniques ? Ou peut-être est-ce juste un symbole de notre amour : pur, noble, intense et sauvage !

Amusée par tant de messages en un seul bouquet, je le prends en photo et

l'envoie à Jesse.

[Merci ! Tu es fou ! C'est superbe !!]

Sourire aux lèvres, je fais tourner l'enveloppe entre mes doigts en me demandant où je vais trouver un vase assez grand pour mettre cette gerbe.

La réponse de Jesse ne se fait pas attendre :

[Ce n'est pas moi ! Visiblement tu as un

autre admirateur :(]

Comment ça ? Mais c'est qui alors ?

Je frissonne, pensant soudain à Oliver. Je fixe la note sur l'enveloppe qui

me semble soudain très raide, presque agressive avec sa longue hampe pointée comme une lance. Avec méfiance, je déchire brusquement le haut de

l'enveloppe : le motif de fleurs de cerisier japonais qui apparaît sur la doublure de celle-ci me met instantanément mal à l'aise. Un brusque pincement se produit au niveau de ma cicatrice. D'une main crispée, j'extrais une carte au même motif de *sakura* sur laquelle je lis avec effarement : *À toi mon amour, nous serons bientôt réunis !*

Interloquée, je fixe le carton fleuri entre mes doigts puis le bouquet sans comprendre. C'est quoi ce cadeau si ça ne vient pas de Jesse ? La colère me

gagne en imaginant une plaisanterie, mais de qui ? Et pourquoi ? Comment quelqu'un d'autre connaîtrait-il la signification intime de ces fleurs et de ces

petites notes, ce mode de communication qui n'appartient qu'à nous ?

Alors la peur fait son entrée, suivie d'une terrible angoisse, avec cette impression d'être trahie, envahie dans mon intimité, épiée sans savoir d'où.

Comme si quelqu'un était entré dans ma vie par effraction...

Dans notre vie.

Je reste figée, incapable de réagir, avec cette carte à la main qui me brûle les doigts.

[En tant que ton époux, dois-je être jaloux ?]

La gorge nouée, j'appelle aussitôt Jesse, même si je sais qu'en cet instant,

il doit être en pleine conférence de presse avant son dernier show au mythique Château Marmont privatisé pour l'occasion, avec tout le gratin d'Hollywood

et de la Californie branchée. Il répond dès la première sonnerie. Le seul fait d'entendre le timbre grave de sa voix m'apaise. Il m'écoute sans un mot, mais à sa respiration sonore, je devine sa colère et son inquiétude. Je sais aussi que se sentir loin doit le rendre fou.

– Appelle le commissariat et ne touche à rien, m'ordonne-t-il presque avant de s'excuser de devoir raccrocher.

Immobile, luttant contre la migraine que je sens couvrir, je fixe le bouquet

et la note sur la carte en attendant l'arrivée de la police.

Qui à part Jesse et moi connaît notre langage secret ?

5. Windy City

Willow

Installé confortablement dans le siège à côté de moi, Jesse fait un signe à

l'hôtesse pour qu'elle nous resserve du champagne. L'humeur n'est pas complètement à la fête, mais quand Jesse m'a proposé de prendre une coupe

pour accompagner le déjeuner, je me suis dit que quelques bulles et un peu de légèreté ne nous feraient pas de mal.

Et ça marche.

Car d'un ton presque badin, Jesse me raconte sa semaine à Los Angeles ainsi que les détails de son dernier concert, autour de la piscine de l'hôtel qui a vu défiler James Dean, Grace Kelly, Robert de Niro et Leonardo DiCaprio.

– Et toi maintenant ! dis-je, souriant à l'évocation de cette ribambelle de stars à laquelle il appartient sans avoir l'air de s'en glorifier.

– Mais tout de même, j'ai eu du mal à me concentrer, dit-il en redevenant

sérieux, je n'arrêtais pas de penser à toi. Et à cette histoire de bouquet.

J'opine, en repoussant au loin la sensation de malaise qui remonte

immédiatement. En réalité, même si je m'efforce du contraire, j'ai moi aussi

du mal à ne pas y penser à chaque minute depuis hier. Fixant le beau visage

de Jesse, je me concentre sur ses traits pour ne pas me laisser submerger. Il me sourit tendrement en caressant ma main encore serrée sur la flûte.

Depuis son retour, son inquiétude et sa sollicitude de chaque instant me réconfortent. Sa présence, sa douceur, son attention et une tendre nuit d'amour – non virtuelle – m'ont permis de prendre un peu de recul. Et petit à petit, depuis hier soir, ma peur est redescendue et avec elle, les angoisses que cette livraison anonyme a provoquées. Mais aujourd'hui, malgré son air serein, Jesse est tendu : je le vois à son regard très clair, je l'entends à ses silences. Bien sûr, je sais qu'il est inquiet pour moi, qu'il fait tout pour me rassurer. Mais je sais aussi qu'il n'a pas une seule fois évoqué ce qui va se passer à Chicago. J'y vois autant de délicatesse que de volonté de ne pas en

parler. Cela me touche et me fait de la peine pour lui.

– J'aimerais bien savoir qui est le connard qui a fait un truc pareil, reprend-il d'un ton à présent presque irrité. Et qu'il m'explique un peu comment il savait tout ça...

– La police s’en charge, assuré-je en me forçant à faire confiance à Walligan.

Dès hier soir, l’inspecteur a pris les choses en main : tout comme moi, Nathan et Emma, qui m’avaient rejointe dans mon bureau, ont été soulagés en

le voyant arriver. Nous aurions tous les trois clairement préféré ne plus être en rapport avec lui mais sa façon d’écouter chaque détail même insignifiant en prenant tout au sérieux ainsi que sa ténacité quasi légendaire à creuser toutes les pistes sont réconfortantes.

D’ailleurs, dès ce matin, l’inspecteur m’a appelée pour nous mettre au courant de l’avancée de l’enquête. Comme Jesse était au téléphone avec Tyler

à ce moment-là, je lui répète à présent ce que Walligan m’a appris :

– Le fleuriste d’où provenait la livraison est un magasin qui a pignon sur

rue depuis trente ans sur la 5e Avenue. D’après Walligan, aucune piste de ce

côté-là : ils sont clean et ils ont collaboré tout de suite. Après vérification, le livreur n’a aucun rapport de près ou de loin avec l’affaire ni aucun des membres du personnel de cette enseigne. Renseignements pris, la commande

a été passée il y a deux jours et réglée en liquide. D’après la vendeuse qui s’en est occupée, l’acheteur était plutôt grand et vêtu d’un pull à capuche. Plus des lunettes noires et une casquette des Mets.

– Soit l’allure de la moitié de New York un jour de beau temps... gronde

Jesse agacé.

– Ça ne peut pas être Oliver, continué-je en anticipant sa question et parce

que, moi aussi, j’y ai pensé tout de suite. C’était justement le jour où il comparaisait devant le juge d’instruction pour l’affaire de la drogue qui a conduit Lindsay à l’hôpital.

Vu cet antécédent et surtout parce qu’il est mon ex et qu’il n’a pas l’air de le digérer, Oliver a évidemment été suspecté en premier. Le suivant sur la liste était Beauty.

– Et Beauty ? demande immédiatement Jesse, montrant ainsi que nos

interrogations sont sur le même rythme.

– La police fait des recherches sur son emploi du temps...

– En gros, ça veut dire qu’ils ne savent pas où il est, dit Jesse d’une voix

sombre, confirmant ainsi ce que je crains moi aussi.

Les policiers ne sont en effet pas très bavards quant au dealer : on dirait bien qu'il leur a filé entre les pattes depuis sa libération. Le flou, voire l'absence, d'explications à ce sujet n'est pas du tout rassurant.

– Putain, ça me tue de ne pas comprendre ce qui se passe ! soupire Jesse en finissant son champagne.

Tandis que je décline une nouvelle coupe, je le regarde un peu étonnée avaler quasiment cul sec celle que vient de lui resservir l'hôtesse. Même s'il la maîtrise soigneusement, sa tension évidente ne m'échappe pas et me rend

soucieuse. Je me blottis contre son épaule. Perdus dans nos pensées, nous restons un moment silencieux.

Beauty ou un autre, cela n'explique en rien le choix calculé des fleurs ou le dessin de la note sur la carte... Et encore moins le message !

– La police va trouver ce que tout ça veut dire, finis-je par dire en me demandant quand même comment ils vont faire sans aucun indice.

Mais après tout, c'est leur boulot. Le mien, c'est d'être présente auprès de Jesse.

Car maintenant que le commandant de bord a annoncé le commencement

de la descente vers Chicago, quelque chose sur son visage m'alerte. Une tension de tous ses traits, une crispation involontaire sur sa joue qu'il essaie de masquer en souriant... Presque absent quand il passe sur moi, son regard

bleu dérive vers le hublot où les premiers gratte-ciel de la ville apparaissent.

Chicago, la ville de sa jeunesse. Serrant ses doigts entre les miens, j'essaie d'imaginer ce qu'il peut ressentir à y revenir aujourd'hui. Je voudrais tant pouvoir l'aider.

– Je suis vraiment désolé que tu doives subir ça, dit-il soudain d'une voix très basse.

Je sursaute presque. De quoi parle-t-il ?

– On aurait dû annuler, rester à New York, chercher qui t'a envoyé ce bouquet, trouver pourquoi au lieu de venir ici... Parce qu'en t'emmenant à Chicago, j'ai l'impression d'en rajouter une couche avec mes petites histoires familiales, confesse-t-il d'un air confus qui me bouleverse. Et ce n'est vraiment pas le moment, ce qui se passe est déjà assez compliqué comme ça.

– C'est le moment car c'est important pour toi, dis-je en plongeant mon regard dans le sien. Et ça, c'est plus essentiel que cette histoire débile de bouquet.

Car en cet instant, ces fleurs sans expéditeur me paraissent tellement dérisoires comparées à ce qui se

joue pour Jesse en revenant dans cette ville d'où il est parti en claquant la porte.

Et sans être retenu.

Presque songeur, il sourit en hochant la tête.

– Merci, Willow, dit-il en rapprochant son visage du mien.

– Tu n'as pas à me remercier, dis-je émue.

Je voudrais juste pouvoir t'aider comme tu m'as aidée à dépasser ma peur

et à commencer à affronter mon passé oublié.

Nos fronts se touchent, nos souffles se mêlent. Je l'embrasse en fixant ses

yeux couleur d'aigue-marine, où il me semble voir scintiller les petits éclats argentés d'une tristesse qui me broie le cœur.

– Tout de même, ce voyage n'est pas à proprement parler une partie de plaisir pour toi, grimace-t-il presque.

Ni pour moi semble ajouter son long soupir.

Quelque chose de sombre comme un manteau de nuit passe dans son

regard. Puis les yeux clos, il se tait jusqu'à ce que l'avion atterrisse. Sans lâcher sa main, je respecte son silence.

Même si c'est difficile, même si je voudrais qu'il parle, se confie, me dise

ce qu'il ressent, je sais que je dois le laisser aller à son rythme.

Une fois dans le taxi, il observe d'un air morne les zones industrielles puis les quartiers résidentiels qui défilent le long de la Highway qui mène vers la ville. Il semble à la fois las, nerveux et presque furieux, comme si tout en lui s'agaçait d'être là. Son visage reste tourné vers la vitre, presque impénétrable.

Nous sommes assis côte à côte mais il me semble si loin.

Où est-il ? Est-il encore avec moi dans ce taxi ou dans un passé que j'ignore et qu'il préfère garder pour lui ?

Mal à l'aise, à la fois inquiète et impuissante, je regarde moi aussi le paysage, tout en surveillant du coin de l'œil son visage fermé. Passant dans des boucles d'autoroute qui se superposent sans fin, le trajet me semble terriblement sinueux, à l'image de mes pensées chamboulées par le mutisme

inhabituel de Jesse. Sentant que nous sommes au-delà des mots, dans un domaine bien plus viscéral, hors du temps et de la raison d'adulte, je caresse longuement ses doigts qui ne cessent de pianoter sur son jean depuis l'aéroport. Puis je saisis sa main et embrasse sa paume tendrement, lui empruntant ce geste qui m'a tant émue la première fois.

Il frémit, comme ramené au présent par ce baiser. Puis il se tourne lentement vers moi et plonge son regard bleu dans le mien. Ces reflets

anthracite que j'y vois, sombres et durs, me font mal : je ne sais pas pourquoi, ils me font penser à ces histoires de spectres emmurés vivants dans les fondations de beaux châteaux, somptueux, fiers et solides. Je frissonne et étreins sa main encore plus fort. Ses doigts sont brûlants.

– Je croyais que ça ne me ferait rien de revenir ici, lâche-t-il d'une voix rauque après un silence qui me semble une éternité. Mais j'avais tort.

Bouleversée qu'il se livre enfin, je m'efforce de ne pas sursauter.

Reprenant sa contemplation, il semble réfléchir à ce qu'il vient de dire.

– Il me semble que si je ne parle pas à mes parents, malgré le peu d'envie

que j'ai de les revoir, je n'aurai jamais la paix. Il faut que je sache, que je comprenne... S'il y a quelque chose à comprendre, ajoute-t-il d'une voix glaciale.

Remplie d'admiration pour son courage et sa volonté de faire face, pleine

de reconnaissance pour sa confiance et consciente de l'effort que parler de tout ça lui demande – lui qui n'aime ni se plaindre ni avoir l'air faible –, je me blottis contre son épaule, croisant les doigts pour qu'il obtienne des réponses à ses questions.

– Tu les as prévenus de ta visite ?

Il hausse les épaules avec un rictus presque dédaigneux.

– Certainement pas. Je ne voulais pas leur laisser la possibilité de m'éviter.

Ce serait trop facile, gronde-t-il.

À son ton lugubre, je mesure toute la colère qu'il tente de refouler, encore

vivace et dévastatrice malgré les années.

Et il me surprend en soupirant :

– J'ai mis du temps à ne plus les haïr, tu sais...

Son air fermé et ses poings serrés laissent deviner que ce sentiment n'est pas si éteint et je prie pour

que cette visite ne le fasse pas ressurgir. Car après tout, si ses parents avaient eu des remords, ils auraient peut-être cherché à le recontacter depuis 10 ans, non ?

– Je t’aime, dis-je doucement. Et je suis heureuse de t’accompagner aujourd’hui.

– Merci d’être là, murmure-t-il d’une voix sourde.

Une nouvelle fois, ses remerciements me bouleversent. Je sais que cette visite concerne son histoire familiale, qu’elle ne regarde que lui et que je n’ai

pas à m’en mêler. Je veux juste être avec lui et le soutenir. Pas une seconde, je n’aurais pu le laisser affronter cela seul. Car plus nous approchons du cœur de la ville, plus je le sens se crispier, comme s’il se battait en silence contre de vieux relents de haine, de colère et de révolte remontés en vrac du passé.

À la demande de Jesse, le taxi nous dépose au coin du McCormick

Bridgehouse & Chicago River Museum, devant le célèbre pont mobile qui peut se soulever au passage des bateaux. Quand je sors de la voiture, ma robe se soulève dans le vent et mes cheveux s’envolent. À mon grand étonnement,

Jesse éclate de rire en voyant mon air surpris. Sa capacité à dépasser ses propres tourments pour être attentif aux autres – et à moi en l’occurrence –

me touche profondément.

– Sais-tu que cette ville est appelée The Windy City [1](#) ? sourit-il en ramenant mes cheveux derrière mon oreille.

Je ne suis jamais venue à Chicago, la troisième ville des États-Unis. Après

la taille de l’agglomération que nous avons traversée, le paysage urbain que je découvre est impressionnant. Une muraille de gratte-ciel, l’immensité

émeraude du lac Michigan et devant nous, l’embouchure de la Chicago River

qui s’élargit pour rejoindre le lac. Comme il n’est que 16 heures et que Jesse compte aller voir ses parents en fin de journée, il propose de me faire visiter et de commencer par une promenade le long des quais aménagés en jardin le

long du fleuve. Avec un sourire, il passe son bras sous le mien.

– Petit, je venais souvent dans ce coin avec Aidan. On avait des cerfs-volants et les quais étaient parfaits pour les faire voler. Moi, ce qui m’intéressait, c’était surtout les sons de la ville autour de nous, le clapot de l’eau, les moteurs des bateaux, les rires des gens, les claquements de la toile de nos cerfs-volants... Et déjà, j’essayais de les noter et de les reproduire avec mon violon. Aidan rouspétait car il devait alors tenir nos deux cerfs-volants !

Alors un jour, j'ai accroché le mien à mon archet et c'était incroyable.

Comme si le souffle du vent jouait avec moi ! Mais il y avait peut-être un peu moins de monde à l'époque, ajoute-t-il en observant la foule qui déambule comme nous.

– Ou alors, la musique te rendait aveugle et sourd à tout le reste !

Je souris en l'imaginant jouant face au lac, courant, sautant et virevoltant comme dans ses spectacles.

– J'ai l'impression que c'était il y a si longtemps finalement, reprend-il. Et à cette époque, je n'aurais jamais imaginé être aussi heureux un jour !

Son baiser est tendre et léger. Dans son sourire joyeux, dans sa bonne

humeur revenue, je reconnais sa force de caractère : cette volonté ancrée en lui de ne jamais se laisser abattre, ni par les autres ni par aucune difficulté. Et plus encore ici, dans cette ville qui l'a vu grandir, j'admire ce qui a toujours été son moteur pour avancer, envers et contre tous.

Même contre ses parents.

Il passe son bras sous le mien pour continuer notre promenade. En le sentant assuré, droit et solide, je devine l'énergie monstrueuse investie pour refermer cette blessure de jeunesse et l'effort douloureux qu'il fait aujourd'hui en prenant le risque de la voir se rouvrir.

Et je suis d'autant plus touchée qu'il soit heureux de ma présence à ses côtés.

– Aidan travaillait là le week-end, dit-il en me montrant un immeuble de briques avec des stores rayés verts. Leur spécialité, c'est la *deep-dish pizza* !

– Non mais on vient de déjeuner dans l'avion ! protesté-je quand il s'installe pour commander un truc épais qui ressemble plus à une tourte géante qu'à une pizza napolitaine pâte fine.

– C'est juste pour vérifier si elles sont toujours aussi bonnes que celles que je dévorais là grâce à Aidan, sourit-il. Impossible de manger à la main tellement ça dégouline de mozzarella. Mais tu goûtes juste et tu craques...

– Sans façon ! ris-je attendrie. Tu ne me feras pas craquer !

– Vraiment ? Je croyais que justement... se moque-t-il en m'adressant un sourire caressant.

– Je craque pour ce que je veux, éclaté-je de rire.

Et tu es celui que je veux.

Quand nous quittons le restaurant sans finir l'énorme part qui lui a été servie, nous continuons à

marcher bras dessus dessous vers le Navy Pier qui

s'étend sur un kilomètre le long du lac. De là nous observons la *skyline*, une des premières aux États-Unis, avec au loin cette étonnante Willis Tower, arrogante construction défiant le ciel à plus de 400 mètres du sol et d'où, m'explique Jesse, on peut voir jusqu'au Wisconsin par beau temps.

– Est-ce que, comme la Trump Tower, celle-ci appartient vraiment à Bruce

Willis ? s'interroge un touriste à côté de nous.

Jesse et moi éclatons de rire en nous serrant l'un contre l'autre. Quand nous passons au pied de la grande roue, Jesse me propose d'y monter.

J'hésite, titillée par mon attirance pour les émotions fortes. Jesse sourit mi-

tentateur mi-amusé mais la queue pour y entrer refroidit mes ardeurs. Et puis au fond, je préfère flâner nez au vent, bras dessus bras dessous avec Jesse. Au gré de ses souvenirs. C'est très touchant de l'imaginer ado ici et maintenant que j'en sais un peu plus sur l'ambiance familiale chez les Halstead, c'est d'autant plus émouvant quand j'entends que la plupart de ses moments heureux sont ceux avec Aidan. L'absence de toute mention de ses parents dans ce qu'il raconte au fil de nos pas me serre le cœur.

Ramenée brutalement à la raison première de notre venue, je regarde ma montre : il nous reste deux heures avant le moment qu'il a choisi pour rendre visite à ses parents.

L'air joyeux, à présent excité de me faire découvrir la ville de son adolescence, il ne semble pas vouloir y penser. Il m'entraîne en riant dans un taxi pour voir le *Cloud Gate* au Millennium Park.

– Cet énorme haricot argenté est l'œuvre d'Anish Kapoor et c'est un must

de la ville, tu ne peux pas venir à Chicago sans la voir, s'amuse-t-il devant mon ignorance. Et puis, j'ai eu une révélation existentielle au pied de ce truc.

– Existentielle ? Rien que ça ? souris-je, intriguée.

Je le dévisage : une sorte de joie juvénile a effacé sa morosité de tout à l'heure. Je lui souris, heureuse qu'il se soit un peu détendu.

– On avait rendez-vous chez un prof de violon un peu caractériel mais hyperbon avec lequel je rêvais d'apprendre. Pour le convaincre de me donner

des cours, j'avais composé un morceau que je répétais pour la centième fois

près du haricot en attendant Aidan qui finissait son service. Des gens se sont arrêtés pour m'écouter, certains ont applaudi, et même laissé des pièces sur mon blouson posé à terre. Et tout d'un coup, une fille et un mec super classe se sont arrêtés eux aussi, ils ont écouté puis comme ça, ils se sont mis à danser. C'était magique. J'ai continué à jouer puis, comme ma composition était finie, j'ai improvisé

une suite en imaginant l'histoire de leur vie, qui ils étaient et pourquoi ils dansaient aussi divinement. Au bout d'un moment, je me suis retrouvé à jouer et à danser autour d'eux. Quand Aidan est arrivé, j'étais ravi et en nage !

– Tu as convaincu le prof ?

– Les dollars d'Aidan ont fait plus d'effet, sourit-il. Le prof était top mais fauché ! Mais moi, c'est ce jour-là que j'ai su que c'était ça que je voulais faire : imaginer, raconter, jouer et danser.

– Et tu as réussi ! dis-je, admirative d'une telle maturité chez un ado. On

devrait mettre une plaque célébrant ton talent sous cette sculpture.

– C'est plutôt Aidan qui devrait avoir une médaille, sourit-il. Il m'a supporté dans tous les sens du terme. Et puis, lors de ma période Chicago, ce que tu appelles mon talent n'était pas franchement reconnu !

Il a beau m'adresser un clin d'œil, sa réflexion me fait frémir quand je pense à ceux qu'il vient voir ici et qui ne l'ont jamais soutenu. Mais ce qui me frappe est que tout ce dont il se souvient de sa vie ici a un rapport avec la musique et avec son frère : comment a-t-on pu vouloir l'en priver ?

Un taxi nous dépose ensuite sur Michigan Avenue, devant le Chicago

Water Tower dont la tour néogothique semble presque minuscule au milieu des immeubles qui l'encerclent.

– J'aime bien cet endroit, dis-je, touchée par cet îlot de passé au milieu de la modernité.

– Je le savais, me dit Jesse en m'embrassant tendrement. C'est aussi l'un de mes préférés.

Main dans la main, nous déambulons ensuite le long des boutiques

luxueuses.

– Tu vois cet immeuble ? C'est là qu'étaient les bureaux du mec qui me prêtait sa moto quand j'ai commencé les courses, dit-il en me montrant un immense immeuble monogrammé. C'était un chef d'entreprise mais surtout un joueur. Tout pour lui était source de pari, même l'adrénaline !

Il rit de ce souvenir qui, moi, me fait trembler.

– Tu l'avais rencontré comment ?

– En participant à des courses de nuit...

Avec un sourire aussi fier qu'amusé en me voyant frémir, il regarde son portable. Son visage se rembrunit légèrement.

– C’est l’heure, dit-il simplement en hélant un nouveau taxi.

Son air calme m’impressionne.

La résidence où habitent ses parents est entourée d’un parc avec des arbres

parfaitement alignés, des arbustes taillés au millimètre près et des parterres de fleurs et de gazon au cordeau.

– Ça doit plaire à mes parents toute cette rectitude, sourit Jesse en avançant dans l’allée impeccable.

Je serre sa main, comprenant qu’il tente de maîtriser son stress en plaisantant. Assez tendue moi aussi, je me retiens de l’interroger sur ce lieu en comprenant soudain qu’il n’est jamais venu ici. Ses parents n’habitent donc plus la maison de son enfance et il est bien renseigné. Ce qui me montre que

malgré son silence à ce sujet les jours précédents, il a dû y penser bien davantage qu’il ne veut l’avouer.

Et je le comprends.

Quand un gardien en livrée nous arrête plus qu’il ne nous accueille à l’entrée d’un hall tout en marbre blanc, Jesse sourit en lui tendant sa pièce d’identité qui agit aussitôt comme un sésame.

– Bienvenue Monsieur Halstead, dit cérémonieusement le gardien.

– Mes parents nous attendent, ment Jesse avec un sourire craquant.

Sur son visage, rien ne transparaît de ses sentiments sans doute contrastés.

Impressionnée par son self-control mais aussi par la froideur du lieu, je l’observe tandis qu’il remercie le gardien qui actionne alors un code sous le bouton du dernier étage d’un ascenseur grand comme mon salon.

– On dirait que Selena et Hunter Halstead ont déménagé dans une annexe

du Pentagone ! dit Jesse en observant les caméras qui semblent nous suivre des yeux depuis que nous sommes entrés dans la résidence.

Qu’ont-ils donc de si important à protéger ? me demandé-je, un peu mal à l’aise.

En silence, j’avance à son côté sur un large palier moquetté de blanc avec

des murs ivoire. Tout semble si lisse et propre ici que c’en est troublant. Tout aussi blanche, une unique porte à double battant se trouve face à nous, avec

un gros heurtoir en cuivre qui me fait penser à une gargouille moyenâgeuse.

Il y a presque un petit côté jugement dernier devant cette porte.

Je ne peux m'empêcher de frissonner mais l'air concentré de Jesse me retient de dire quoi que ce soit. Raide et tendu, il lâche ma main pour sonner.

Quand des pas approchent derrière la porte, son visage se tourne rapidement

vers moi. Dans son regard bleu devenu presque transparent, j'ai l'impression

d'apercevoir un immense vide. Je n'ai pas le temps de réagir que la porte s'ouvre d'un coup.

Un peu en retrait, le cœur battant, j'observe l'homme qui à présent dévisage Jesse : imposant, solide, très droit, vêtu d'un polo de golf rouge vif et d'un pantalon crème au pli parfait, l'allure d'un homme qui a l'habitude de

diriger et de dominer le monde. Interdite, je fixe son visage qui ne semble fait que de lignes droites et perpendiculaires : mâchoire carrée, front large, nez droit et joues abruptes comme des falaises.

Courbe et souplesse n'ont pas droit de cité dans ces traits durs. Impeccablement rabattus en arrière, ses cheveux aussi blancs que la déco complètent cette rigueur glaciale. Un quart

de seconde, la couleur de ses yeux m'attendrit car elle est exactement la même que celle de Jesse et d'Aidan, mais il y manque l'essentiel : l'émotion, qu'elle soit tendresse, surprise ou même peur. Sa bouche fine ne s'ouvre pas

plus que ses bras ou ses mains pour accueillir son fils.

Mutique et immobile, Hunter Halstead ne cille même pas.

Les retrouvailles commencent fort !

1 « La ville des vents ».

6. Une vieille histoire

Jesse

Pas de doute, c'est bien lui !

Froid, distant et hautain, mon père me toise de ses yeux de banquise. Mon regard rivé au sien, je ne lui ferai pas le plaisir de frissonner.

Il m'a assez fait trembler quand j'étais enfant.

Aussi, je soutiens son regard en lui rendant mépris pour mépris,

indifférence pour indifférence : à ma grande surprise, même si je me garde bien de montrer quoi que

ce soit, il a changé. Solide et droit, il a toujours belle allure mais plis, rides, cernes, cheveux clairsemés et taches brunes ont attaqué ferme. En dix ans, il s'en est pris vingt.

L'arrogant Hunter Halstead a pris un coup de vieux !

Quelque part, ça me fait plutôt plaisir que le temps ait pu le toucher. Je l'avais toujours cru en acier inoxydable.

Enfin, il y a peut-être une justice... souris-je pour ne pas m'apitoyer sur mes souvenirs d'enfance.

À côté de moi, Willow semble ébahie par le silence de mon cher père. Le fait qu'il ne lui jette même pas un regard m'irrite prodigieusement.

– Alors, c'est comme ça que tu accueilles ton fils ?

Je me retiens d'ajouter « prodigue ». Tout ce que je veux aujourd'hui, ce sont ses explications.

Et il me les donnera.

Ma voix est sèche comme une corde qui va claquer mais je sais

d'expérience qu'Hunter ne dispose d'aucune empathie et ne risque pas de s'en rendre compte : cet homme est un bloc de marbre monté sur une tourelle de char.

D'ailleurs, d'un quart de tour qu'on entendrait presque grincer, il se détourne avec mépris en commençant à rabattre la porte.

– Je n'ai pas de fils, jette-t-il sans plus me regarder.

Abasourdi de l'entendre répéter la même provocation qu'il y a dix ans sans

aucune honte ni remords – voire avec une certaine fierté –, je sursaute malgré moi.

Des fils, tu en as deux, un en face de toi et un autre à New York. Soit deux que tu as reniés et qui se sont débrouillés sans toi !

Malgré toutes mes bonnes résolutions de calme et de retenue, la colère enfle en moi comme l'eau d'un barrage qui va déborder et j'avance d'un pas,

décidé à le rattraper par le coude pour le forcer à m'écouter. Exaspéré de me laisser toucher par ces mots qui ne sont finalement qu'un *bis repetita* du passé, je suis à présent furieux pour Aidan.

Je ne te laisserai pas l'insulter comme ça !

J'entends le souffle de Willow à côté de moi mais, en cet instant, je ne peux tourner la tête pour la regarder : la bourrasque de rage qui me tombe dessus est trop violente.

C'est alors qu'une voix féminine aux inflexions élégantes retentit du fond de l'appartement :

– Hunter, laisse-le entrer !

Décontenancé, je m'immobilise. Entendre ces mots sortir de la bouche de ma mère est un choc : pour la première fois de sa vie – en ma présence –, elle vient d'émettre un avis. Et un avis contraire à celui de son mari !

Son ton impérieux est lui aussi stupéfiant, presque autant que la réaction de mon père qui s'exécute sans un mot et tourne les talons pour la rejoindre au

salon. Les bras m'en tombent et une partie de ma colère aussi.

Quelque chose aurait-il changé ?

Avec un sourire un peu gêné en direction de Willow, mais touché et réconforté par son regard encourageant, j'attrape sa main. Nous pénétrons ensemble dans l'appartement de mes parents. En suivant le pas martial d'Hunter qui pas une seconde ne se soucie de nous, en découvrant l'intérieur de ce somptueux *penthouse* blanc où souffle un air conditionné presque polaire, je comprends que rien n'a vraiment changé chez lui.

Quand j'étais enfant, il m'impressionnait par sa stature imposante. Il me paraissait immense, fort et surtout doté d'une capacité d'anéantissement inépuisable à mon encontre. Quand il daignait me parler, distant et sec, j'avais la sensation de ne pas exister davantage que le bureau derrière lequel il était assis ou la chaise devant laquelle je devais me tenir debout en baissant les yeux. En avançant vers ce salon immaculé et aveuglant de lumière, je me

souviens que quand nous sommes arrivés de Glasgow à Chicago, je m'étais juré que cet homme n'aurait plus le pouvoir de me blesser.

Ça m'a pris du temps, bien plus de temps que prévu...

Tandis que je regarde autour de moi cet intérieur aussi impersonnel qu'une

page de magazine, défilent alors en accéléré dans ma tête toutes les brimades, punitions, sarcasmes, petites mesquineries ou grandes offensives de

destruction menées par mon père... Et je réalise ce que je n'ai jamais voulu

ou pu comprendre : cet homme aux allures imposantes a passé les dix-sept premières années de ma

vie à consciencieusement piétiner et écraser tout ce que j'étais. Tout ce que j'aimais, tout ce qui me constituait, tout ce que j'attendais de lui et de la vie en général.

Cette prise de conscience est si violente qu'elle pourrait me faire vaciller si la rage, un profond sentiment d'injustice et une vieille bouffée de haine ne me faisaient tenir droit. J'ai l'impression de lutter contre moi-même pour ne pas me jeter sur lui. Et je me rends compte soudain que, depuis tout petit, sans me l'être jamais autorisé, sans avoir pu mettre de mots sur ce sentiment qui me déchirait, je lui en veux.

C'est toujours le cas... puissance 10. Mais aujourd'hui, j'en suis pleinement conscient et j'assume.

Par la baie vitrée entrouverte, j'aperçois au loin le lac Michigan, bleu à perte de vue. Sa calme immensité m'apaise. Sans nous proposer de nous asseoir, Hunter s'installe non loin de Selena à demi allongée dans un immense canapé de cuir blanc. Blonde et apprêtée, elle observe ses ongles manucurés

d'un air las. Sa bouche couverte d'un rouge agressif s'est affaissée, cernée de petites rides comme des fronces mais elle n'a rien perdu de son dédain, que la froideur de ses yeux gris accentue. Malgré un léger embonpoint qui doit la contrarier, elle reste la même. Sa seigneurie ne daigne pas plus se lever pour m'embrasser que son époux.

Elle ne se fend même pas d'un sourire de bienvenue.

Mais je n'en souffre plus depuis longtemps. Depuis le berceau, elle m'a habitué à n'être qu'une doublure sans âme du grand Hunter H : à l'extérieur,

un faire-valoir à sa carrière et à domicile, un soutien indéfectible et muet à son travail de sape.

Son arme à lui, c'étaient les mots. Elle, le silence.

Complice évidemment.

Je hausse les épaules. Leur attitude n'a plus d'importance aujourd'hui. Je

suis adulte, j'ai construit ma vie comme je la voulais, j'ai un métier qui me passionne, des amis que j'aime, un frère que j'adore et une femme

merveilleuse auprès de moi. Plein de tendresse et de fierté, je regarde Willow debout à côté de moi. Son regard écarquillé passe de mon père à ma mère.

Que peut-elle penser d'eux ? De leur attitude ?

J'y suis tellement habitué que je me demande soudain ce qu'un regard extérieur perçoit : des parents, des ordures, des aliens ?

Je serre sa main encore plus fort en me rendant compte que seule sa présence rend cette confrontation

supportable. Il est juste temps d'avoir des réponses aux questions que je suis venu leur poser :

– Qu'est-ce que tu as voulu dire autrefois en me disant que je n'avais jamais été ton fils ? dis-je sans préambule.

Hunter soutient mon regard mais, contrairement à son habitude, il s'écrase.

Bouche cousue entre deux plis amers, il m'observe avec morgue mais je note ses doigts qui raclent le cuir du canapé.

Tiens ? Mal à l'aise, Hunter ?

Profitant de l'avantage, sans un mot, j'avance vers lui. Il me suit des yeux, je ne le lâche pas.

– Je n'ai rien à te dire, finit-il par marmonner.

Un soupir agacé se fait entendre sur le canapé.

– Dis-lui, Hunter !

Sursautant à nouveau en entendant la voix de Selena, je tourne mon regard

vers elle, ébahi et soudain nerveux.

– Qu'on en finisse une fois pour toutes avec cette histoire et qu'il s'en aille !

Figé de surprise et très mal à l'aise, je me sens trembler de l'intérieur.

Il y a une histoire ? Quelle histoire ?

Après un bref regard vers Selena qui lève les yeux au ciel d'un air las, il se lève et se dirige vers la baie vitrée pour la refermer. Au même moment, tout

se boucle à double tour en moi, comme si des serrures, des verrous et des portes blindées se verrouillaient tout autour de mon corps. Respirant à peine, je ne ressens plus rien : j'attends, muscles et cœur bandés. Willow caresse ma main, seule petite douceur qui parvient à se glisser entre les mailles de mon armure de protection.

Fixant l'horizon devant lui, Hunter commence. Sa voix très rauque me surprend.

– J'avais une sœur, Katie, plus jeune que moi. Elle a toujours été artiste, un peu rêveuse, bohème, hors normes. Une chic fille, attachante mais qui s'est laissée embarquer. À l'adolescence, elle a commencé à sortir, à boire, à faire la fête et à traîner avec des gens peu recommandables. Elle s'est mise à la drogue et elle n'a jamais été capable d'arrêter. Même quand elle est tombée enceinte...

Pour la première fois depuis que je suis entré ici, le regard de Selena se pose sur moi. Malgré la clim

à fond, un souffle brûlant passe dans la pièce.

Bloqué sur la position danger, mon cerveau refuse de comprendre ce que tout mon corps arc-bouté devine avec effarement. Les doigts de Willow tremblent dans les miens.

– Elle avait 18 ans et elle n’a jamais voulu me dire qui était ton père, poursuit Hunter en me fixant lui aussi. Sans doute un des drogués du squat où elle vivait avec d’autres paumés de son espèce.

Un coup de poing monstrueux m’enfoncé la poitrine et me coupe le souffle.

Ma mère une droguée ? Mon père un squatter ?

Alors Selena et Hunter... ne sont pas mes parents ? Je suffoque presque. Il

me semble perdre d’un coup mon identité, mon enfance, ma famille, mes fondations, mes racines, tout ce qui me semblait inamovible, solide et sûr.

Complètement sous le choc, j’ai l’impression que la Terre entière vacille, qu’une faille s’ouvre en moi, que je me déchire et me brise de l’intérieur, et que j’assiste impuissant à mon propre naufrage : tous mes repères

s’effondrent, emportés par une immense tempête venue de nulle part et qui m’arrache la poitrine et le cœur.

Luttant de toutes mes forces contre cette impression de noyade à l’intérieur

de moi, je m’efforce d’enregistrer ce que j’entends, de ne pas bouger et de me déconnecter de toutes mes émotions. Serrant les dents et les poings, j’écoute, uniquement concentré sur ses paroles. Pas sur l’effet qu’elles me font. Mais ma main broie celle de Willow.

– J’avais 24 ans à l’époque. J’étais marié, je finissais mes études et nous avions un fils.

Aidan, pensé-je machinalement.

– Quand elle m’a appelé, elle était complètement perdue, reprend-il d’une

voix étonnamment douce. Je l’aimais beaucoup, c’était mon unique sœur, et je lui ai promis que je l’aiderais pour l’éducation de l’enfant. Un peu avant ta naissance, elle m’a fait jurer de m’occuper de toi s’il lui arrivait malheur.

Perdu dans ses pensées, il hoche la tête. Est-il triste, ému, fier de lui ? Le crâne en feu, je reste figé, statufié dans mon armure de plomb.

– La grossesse n’a pas été facile pour elle. Puis être mère, elle n’a pas supporté. Elle a replongé. Elle est morte d’une overdose le surlendemain de ta naissance.

Un silence s’étale comme une mare sale, dans la pièce tout à coup assombrie. Je frissonne, rêvant soudain de tirer la main de Willow, de courir à toutes jambes, de refermer la porte de cet appartement aseptisé et d’être loin d’ici. De ne plus entendre cette voix qui me dit que je suis le fils d’inconnus dont j’ignorais l’existence, mais qui semble aussi m’accuser de l’être.

Pourtant je dois savoir.

– Alors, j’ai fait ce que je lui avais promis, reprend-il, l’air profondément triste.

J’entends Selena soupirer mais je ne la regarde pas. Je ne la connais pas, je ne la connais plus. Ce n’est pas ma mère, elle ne l’a jamais été. Et Hunter...

Je dévisage cet homme – mon... oncle ! –, chez qui je découvre avec stupéfaction une sœur, un cœur et des sentiments. Et je serre les dents pour ne pas me laisser rattraper par les miens.

– Tu avais tout d’elle, murmure-t-il en me fixant soudain avec attention.

Ses yeux, ses longs cils noirs, cette fossette sur la joue et cette façon de pencher la tête quand tu souriais...

Et moi qui avais toujours pensé être invisible pour lui !

– Et ça, c’était au-dessus de mes forces. Car au fond, c’était à cause de toi qu’elle était morte ! lâche-t-il d’une voix coupante.

Estomaqué, douloureux des pieds à la tête, je fais front et ne baisse pas les yeux. Si j’ai cru une seconde qu’il était radouci par ses souvenirs, je me suis trompé. Alors menton fier, torse bombé, j’encaisse d’un air crâne. Mais au fond de moi, une meute de chiens tenus en laisse depuis des années me déchire les tripes. Pour ne pas hurler de surprise, de colère, de révolte ou de chagrin, je m’accroche à la main de Willow, incapable de réfléchir à ce qu’Hunter vient de dire.

La seule chose qui me vient à l’esprit est que je comprends enfin pourquoi

il ne m’aimait pas.

Il n’était pas mon père mais mon oncle. Techniquement, je n’ai donc jamais été son fils. Et à ses yeux, j’ai tué sa sœur.

Je reste immobile. Ce que je viens d’apprendre dépasse tout ce que j’avais

pu imaginer. Mais à présent, la boucle est bouclée : je sais ce que je voulais savoir. Avant de repartir, il me reste une dernière question :

– Est-ce qu’elle n’a accouché que d’un enfant ?

Pour le moment, je suis incapable de dire autre chose que « cette femme »

ou « elle ».

– Encore heureux ! laisse échapper Selena.

Sans me tourner vers elle, je sens Willow frémir et s'arc-bouter à côté de

moi. Son souffle s'accélère, ses doigts griffent presque ma main mais je ne réagis pas, trop concentré sur le visage d'Hunter qui retrouve soudain sa suffisance naturelle.

– Ils n'étaient pas très regardants sur la paperasse dans cette maternité où

venaient échouer toutes les filles mères de la région. Mais il n'y avait qu'un enfant, né de père inconnu et de Katie Halstead, 18 ans, confirme-t-il en haussant les épaules. Quand on m'a prévenu, je suis allé te chercher en personne. Et clairement, je n'aurais pas dû.

Marquant ainsi la fin de ses confidences et de son bref moment de laisser-

aller – un des rares de sa vie –, il m'adresse un de ses célèbres regards dédaigneux, destiné à assurer à son interlocuteur qu'il est désormais indésirable.

Ce n'est pas une surprise : je l'ai toujours été à ses yeux.

Mais je ne lui ferai pas le plaisir de lui montrer qu'il pourrait réussir à m'atteindre. Aussi, je reste immobile, mâchoires serrées. Cœur brisé. Si je remue un orteil, je ne sais pas si je vais m'effondrer ou lui sauter à la gorge.

C'est alors que Willow lâche ma main et s'avance. Selena ouvre de grands

yeux de chouette tandis qu'Hunter lui lance un regard étonné, comme s'il découvrait sa présence. Cela me fait frémir de rage mais ça ne me surprend pas hélas.

– Mais pour qui vous prenez-vous ? explose Willow en les dévisageant tour à tour. Quels monstres êtes-vous pour oser dire des choses pareilles ?

Vous êtes minables, affligeants, détestables. Vous, avec votre douleur égocentrique, au lieu d'aimer et de protéger un enfant innocent comme vous

l'aviez promis à sa mère, vous vous êtes vengé sur lui ? Peut-être que ça vous dérangeait de voir les yeux de sa mère en Jesse mais ça ne vous a pas dérangé de le lui faire payer pendant dix-sept ans ! Vous devriez avoir honte ! Et vous, madame, poursuit-elle en se tournant vers la femme qui tente de se redresser

sur le canapé, vous auriez pu vous comporter en mère, couvrir de tendresse et d'affection cet enfant qui avait eu un début de vie plutôt traumatique, non ?

Abasourdi, je regarde la femme de ma vie transformée en ange vengeur face à ceux qui se sont dit mes parents. Ses cheveux étincellent dans la lumière dorée et ses yeux verts semblent ceux d'une tigresse. Je recule presque, admiratif et bouleversé par sa détermination, sa colère et sa volonté de me défendre. Jamais je ne me suis senti aussi aimé qu'en cet instant.

Et ça fait du bien d'être défendu par la femme que j'aime !

Raides, choqués mais incapables de repenser autrement l'attitude qui a été celle de toute leur existence, Hunter et Selena restent égaux à eux-mêmes.

– Il faut que vous sachiez une chose, conclut Willow, vous êtes passés à côté d'un enfant certainement attachant, d'un ado que tous savaient

exceptionnel à part vous, et aujourd'hui vous manquez cette chance de connaître un homme fabuleux, droit, juste, talentueux, équilibré, généreux, doué, apprécié, admiré et aimé pour ce qu'il est. Et s'il est devenu tout cela, ce n'est clairement pas grâce à vous !

Tandis que je reste sans voix, soulagé de l'entendre prendre le relais, elle passe son bras sous le mien. Épuisé, sonné, je me repose quasiment sur elle.

Avant de partir, je regarde Hunter et Selena une dernière fois, étonné de ne

plus rien ressentir : ni colère ni haine, ni pitié ni pardon. Je repars avec des réponses, une histoire tragique dont je ne sais que faire et sans doute des nuits d'insomnie à venir. Mais je sais qu'au moment où je franchirai la porte de cet appartement, ils sortiront à tout jamais de mon existence. Je ne les reverrai plus.

Et je m'en fous.

Je leur laisse tout : leur saloperie, leur haine, leur égoïsme, et même le mal qu'ils m'ont fait. Je retourne sans hésiter vers la vie que je me suis construite : ma femme, ma musique et celui que je considérerai toujours comme mon frère.

– Pour info, Aidan, votre fils, va bien et il est heureux, dis-je en souriant à cette pensée.

7. Dangereuse obsession

Willow

Dans le taxi qui nous ramène au centre-ville, Jesse ferme à demi les yeux,

la nuque renversée sur le dossier de la banquette. Quand je pose ma main sur

la sienne, ses doigts sont glacés. Il a eu l'air d'encaisser les révélations de son

« père » – non, son oncle... –, mais depuis, il reste sombre et silencieux, ressassant sans doute tout ce qu'il vient d'apprendre. Ses traits tirés et son visage fermé me brisent le cœur. Inquiète pour lui, consciente qu'il aura besoin de temps pour digérer ce qu'il vient d'apprendre, je repense avec dégoût à l'attitude de ces gens : suffisance, arrogance, absence totale de remise en question... Je n'ai pas pu m'empêcher de leur dire ma façon de penser : c'en était trop. Jesse ne m'a rien dit mais j'ai senti dans son regard reconnaissant que cela devait être dit et que peut-être à ce moment-là, lui-même n'en avait plus la force.

Car depuis il se tait.

À peine entré dans la chambre d'hôtel qu'il nous avait fait réserver, il se dirige vers la terrasse et s'accoude à la balustrade, face au lac Michigan, comme s'il avait un besoin vital de respirer. Très émue, j'observe son dos droit, ses épaules larges, ses cheveux qui s'agitent dans la brise de fin de journée, comprenant instinctivement cette envie d'espace et d'horizon à perte de vue.

Un besoin urgent de ne pas étouffer de colère et de chagrin.

Avant de le rejoindre, je prends sur moi d'envoyer un texto à Aidan dont je devine qu'à cette heure-ci, il doit commencer à s'inquiéter. Depuis que nous

avons quitté la résidence, je n'ai pas vu Jesse le faire et son téléphone est devant moi, jeté avec son blouson sur la table basse.

[Nous sommes rentrés. Ça s'est « bien » passé.]

[Comment va Jesse ?]

[Secoué. Il aura des choses à te raconter.]

[Il a été vraiment courageux d'y

aller. Embrasse-le de ma part

et dis-lui de m'appeler quand il veut.]

[Et merci d'être allé là-bas avec lui,

petite sœur :)]

Ces derniers mots me touchent : même si c'était déjà le cas depuis dix ans,

la seule famille de Jesse est désormais Aidan, qui, s'il est en réalité son cousin, reste son frère de cœur. Et je suis très émue qu'Aidan m'intègre dans le cercle restreint, solide et affectueux de la fratrie Halstead.

Le vent me fait frissonner quand je sors sur la terrasse. Frais et piquant, l'air semble pourtant

étouffant. S'il m'entend arriver, Jesse ne se retourne pas.

Dressé comme un rempart masquant ses sentiments, son dos solide me fait face, contracté et massif. Après avoir posé mes paumes à plat sur ses épaules tendues, je masse tendrement le haut de ses omoplates, puis tout son dos noué avant de passer tendrement mes mains autour de sa taille. Attristée par sa souffrance évidente, j'appuie mon visage contre son dos. Immobile, il ne dit

toujours rien. Seul son torse se soulève au gré de sa respiration. Quand je lui transmets le message d'Aidan, il hoche la tête, toujours silencieux et crispé. Je l'entends soupirer plusieurs fois. Je ne l'ai jamais vu comme ça, sombre, renfermé, ruminant ses pensées. En même temps, comment rester serein après

ce qu'il vient d'apprendre ? Je ne sais pas comment je réagis en pareille situation, aussi je respecte son silence, tout en me demandant soudain s'il ne préférerait pas être seul. Je me détache doucement de son corps, mais il saisit brusquement mes mains et les étreint dans les siennes. Cette façon de me dire sans une parole qu'il souhaite que je sois près de lui me bouleverse. Nous restons un long moment serrés l'un contre l'autre, sans un mot, lui tendu et douloureux, moi essayant de l'envelopper de tendresse et d'amour.

– C'était stupide comme idée, lâche-t-il soudain d'une voix sourde.

Je sursaute : a-t-il des regrets ? S'en veut-il d'avoir par cette visite poussé ses parents à lui dire la vérité ?

– Ce type, le sosie sur la vidéo, n'est pas mon frère. Qu'est-ce qui m'a pris de croire que...

Je n'ose pas intervenir, comprenant qu'il n'attend pas de réponse, mais a maintenant besoin de parler, même si ça sort en désordre.

– Je n'aurais jamais dû revenir à cause de ça.

Sa voix monocorde, si basse qu'elle se fond dans la plainte du vent, me fait mal.

– Mais si ça se trouve, il a menti ? demande-t-il en s'agitant brusquement.

Sans qu'il ait besoin de le nommer, je sais qu'il parle d'Hunter, son père adoptif.

– Non, c'est impossible, grommelle-t-il en faisant les questions et les réponses. Il avait l'air trop sincère à ce moment-là. Il n'aurait jamais menti aussi bien. Ou alors c'est un acteur hors pair !

Il marque un silence.

– Mais putain, il m'a menti pendant dix-sept ans !

À ces mots, tout son corps se met à vaciller. Ses épaules s'affaissent, ses mains s'accrochent aux

miennes et il pivote lourdement sur lui-même pour se

retrouver face à moi. Son beau visage est dévasté, sillonné de douleur comme

par des ondes de chagrin remontées du passé. Bouleversée, je le serre de toutes mes forces contre moi, embrassant son visage, ses joues ruisselantes, ses yeux noyés de larmes. Lui si solide, si assuré, si maître de lui, je ne l'ai jamais vu craquer et cela me déchire le cœur de le voir rattrapé par des émotions si enfouies, si profondes et violentes qu'il ne peut les maîtriser.

– Tu te rends compte... ma vraie mère, si jeune, balbutie-t-il le visage enfoui dans mon épaule. Je ne savais rien. Je me sentais si mal parfois quand j'étais petit. Et elle, elle était morte, reniée elle aussi, oubliée, et plus personne n'en a jamais parlé après. C'est comme si elle n'avait jamais existé.

Je ne sais même pas où elle est enterrée. Je ne saurai jamais rien sur elle, ni sur mon père, et ça me rend dingue !

Son chagrin, sa révolte, sa culpabilité, sa tristesse d'enfant, sa solitude et ce déchirement qu'il devait ressentir au plus profond de lui sans savoir ce que c'était ni d'où ça venait, tout se mélange. Je le maintiens contre moi, effondré, dévasté et malheureux.

Si fragile sous sa carapace solide et assurée.

– Je suis tellement triste pour eux, pour leur vie de merde. Pour ma mère

morte. Pour mon père dont personne ne sait qui il est. Et pour Aidan aussi, ajoute-t-il en secouant la tête.

Qu'il pense à son frère en cet instant me touche comme si au plus profond

de sa douleur, il voulait le protéger du chagrin de ces révélations. De gros sanglots continuent à le secouer longtemps. Tout en le berçant tendrement contre moi, je tente de consoler en lui l'enfant d'il y a longtemps devenu cet homme accompli dont la force a toujours été d'aller de l'avant.

Et qui aujourd'hui est obligé de regarder en arrière.

Depuis quinze minutes, je fixe sans rien faire mon ordinateur et les mails

que je suis censée lire. Sur ma table, s'étalent mon agenda bien rempli pour la semaine, le dossier de subvention pour pérenniser notre projet vidéo ainsi que les documents de participation au Festival. Incapable de me concentrer sur mon travail en ce lundi matin, je ne peux m'empêcher de penser à Jesse. Il va avoir besoin de temps pour digérer les conséquences de ce week-end : la relecture de toute sa vie au regard de ces terribles révélations. Je comprends tellement ce qu'il peut ressentir, cette impression d'effondrement de tout ce qu'il croyait être. Même si nos histoires n'ont rien de comparable et que la sienne est dramatique, elles nous rapprochent car je devine que ce passé si soudainement révélé le déstabilise profondément, malgré tous les efforts qu'il fait pour ne pas se

laisser emporter.

– Je vais rester au calme pour bosser un nouveau morceau, m'a-t-il dit en m'embrassant quand je suis partie au bureau.

Il souriait, serein et maître de lui. Mais j'étais inquiète de le laisser.

Comme s'il avait senti que je me faisais du souci, Dobby s'est alors couché sur les pieds de Jesse, affirmant ainsi qu'il comptait lui prodiguer chaleur et réconfort en restant près de lui. Je lui en ai été reconnaissante !

Car même pour un être solide, courageux et équilibré comme Jesse, le choc

a été très violent : non seulement d'apprendre si tardivement qui il est et qui étaient ses vrais parents mais aussi la façon dont il l'a appris. Cette distance, ce mépris et cette absence stupéfiante de compassion me mettent encore en rogne. Il aurait suffi de quelques mots, d'une lueur de regrets dans le regard de Hunter et Selena, mais rien. Ils lui ont même refusé cela. Cela me rend tellement triste pour lui. Me souvenant de ce mot qu'il avait employé pour Sasha, je sais qu'il rebondira et réussira à transformer ce chagrin en force pour avancer. C'est dans son ADN. Je l'aiderai de mon mieux.

Et je suis rassurée de savoir que je ne suis pas seule : Aidan est là lui aussi, prévenant et solidaire. D'ailleurs, dès que nous sommes rentrés à New York,

les deux frères se sont téléphoné longuement. En raccrochant, Jesse m'a paru

rasséréné. Sans me donner les détails de leur conversation, il m'a dit qu'Aidan avait été très choqué, encore plus déterminé à effacer totalement ses parents de son esprit et qu'il avait assuré à Jesse que, quelle que soit leur filiation, ils étaient frères depuis presque trente ans, ils le seraient toujours et que ce qu'ils avaient vécu et partagé ensemble serait toujours plus fort que n'importe quel lien du sang. J'ai senti Jesse rassuré, comme si tout au fond de lui, là où demeurent la peur viscérale et le sentiment d'insécurité de l'enfant meurtri qu'il a été, il avait eu peur qu'Aidan, celui qui a toujours été là pour lui, l'abandonne.

Je sais aussi que quand Jesse le souhaitera, il pourra discuter avec Tyler.

Comme par association de pensée avec le manager, Emma entre à ce

moment-là dans mon bureau avec un mug et un donut qu'elle pose d'autorité

devant moi. Dès notre premier café avant de tenter de me mettre au boulot, j'ai raconté à Nathan et Emma ce qui s'était passé à Chicago : comme toujours, ils ont été à l'écoute et affectueux, m'assurant qu'ils étaient là, si Jesse ou moi avions besoin de quoi que ce soit.

Après m'avoir presque obligée à manger le donut destiné à me revigorer et

surtout à me dire qu'elle se fait du souci pour moi, Emma me parle de son week-end : promenade au

zoo de Brooklyn avec Tyler et première rencontre

avec Sasha.

– J’avais peur que ce soit trop tôt mais Tyler avait été planté par la baby-sitter.

– Ça fait un peu mytho de père célibataire, souris-je.

– C’est exactement ce que j’ai pensé ! Tu ne peux pas savoir combien j’étais intimidée par cette gamine. Mais ça s’est bien passé : elle a adoré mes chaussures et je lui ai promis que, si son père était d’accord, je lui montrerais mon dressing !

Je souris en imaginant l’enfant devant les dizaines de paires d’escarpins, sandales et bottines vertigineuses d’Emma.

La caverne d’un Ali Baba à talons !

Avant qu’Emma, rassurée sur mon état, ne ressorte du bureau, je lui demande des nouvelles de Remy : l’ado n’a quasiment pas quitté sa chambre

du week-end. Nathan a réussi à le convaincre d’aller à son rendez-vous avec

Rachel mais ça n’a pas été facile.

– On va trouver une solution pour percer sa carapace ! m’assure Emma avec un clin d’œil avant de s’éloigner.

Préoccupée, je me replonge dans le dossier de subvention pour le projet vidéo tout en me demandant comment réussir à regagner la confiance de Remy. Soudain, sans que j’aie entendu un bruit, deux mains gantées posent sur mon bureau trois bouquets de roses rouges. Pensant aussitôt au bouquet anonyme de la semaine dernière, je sursaute, sur la défensive.

Je jette à peine un regard au livreur à casquette qui, la tête penchée, semble concentré sur le carnet de livraison qu’il feuillette pour me faire signer. Assez nerveuse, je ne peux détacher mes yeux des cartes accrochées au papier qui

entoure les tiges des fleurs. Chacune d’elles représente une partie d’un arbre : racines, tronc, branches.

Jesse ?!? , pensé-je à la fois surprise, inquiète et mal à l’aise en reconnaissant le dessin qui est le même que celui sur la modeste bague de fiançailles qui orne mon doigt depuis quelques jours.

Nerveuse, je ne peux m’empêcher de penser que c’est étonnamment

maladroit de m’envoyer des fleurs. Et je m’en veux aussitôt de le penser parce que je sais que Jesse a

été perturbé par ce week-end. Alors, je regarde au dos des cartes :

À toi pour la vie – nous deux réunis – toi et moi enfin.

Mal à l'aise devant ce message où les mots semblent empruntés,

maladroits et juxtaposés en caractères de taille inégale comme sur une lettre anonyme, je perçois soudain un mouvement derrière moi : des mains

effleurent mes épaules, un souffle tiède passe sur ma nuque. Puis une voix murmure à mon oreille :

– Alors tu aimes, mon amour ?

Poussant un cri de surprise, je me lève d'un bond, horrifiée. Mais le livreur qui vient de chuchoter à mon oreille – et que je n'avais pas senti s'approcher

– s'enfuit déjà en courant vers la porte. Quand il se tourne rapidement vers moi avant de la franchir, j'ai juste le temps d'apercevoir son visage : exactement celui de Jesse. Je reste figée. Des yeux aussi bleus, des cils noirs épais mais une fossette comme un rictus et un sourire glaçant.

Le sosie de la vidéo ?

Bouche bée, je recule d'un bond. Sans doute suis-je encore en train de crier, mais je ne m'entends pas. Accouru en hâte de son bureau, Nathan me jette un coup d'œil rapide. Je ne peux que secouer la tête pour le rassurer : je n'ai rien. Lancé derrière le livreur, Nathan essaie de l'arrêter dans sa course mais celui-ci le bouscule d'un mouvement d'épaule, repoussant ensuite avec

une force incroyable les hommes de la sécurité qui se sont précipités en m'entendant crier. La violence qui se dégage de ce type est effarante.

Reprenant mes esprits en entendant les mecs de la sécurité hurler dans leurs oreillettes, je téléphone à Jesse qui répond avant la fin de la première sonnerie.

– J'allais t'appeler, me dit-il d'une voix tendue. Je remonte à l'instant du garage : quelqu'un a crevé les pneus de la moto et de la voiture !

Tremblante, je me laisse tomber sur ma chaise, soulagée d'entendre sa voix.

– Tu ne bouges pas. Je saute dans un taxi, je suis là dans dix minutes max.

Je ne veux pas te savoir seule avec cette ordure qui rôde dans la nature et t'approche de si près.

Malgré son ton assuré et presque autoritaire, j'entends sa panique et cela me fait trembler encore plus.

Deux heures plus tard, presque barricadée dans mon bureau sous bonne garde de Jesse, de Dobby et des vigiles dans le couloir, je m'efforce de ne plus trembler et de repousser la sensation de malaise

ressentie quand le type m'a frôlée par-derrière puis la vision de l'éclair à la fois grimaçant et victorieux de son regard d'azur.

Qui est-il ?

Aussitôt alertée par Nathan, la police n'a pas pu le rattraper. Très vite, on a eu confirmation qu'il ne travaillait chez aucun fleuriste de Manhattan. J'avoue qu'on s'y attendait. Car exactement comme la première fois, les bouquets ont

été payés en espèces par quelqu'un qui ne souhaitait visiblement pas montrer son visage.

Depuis qu'il m'a rejoint avec Dobby qui s'est couché d'autorité sur mes pieds, Jesse est prévenant et aux petits soins. À présent, il fait les cent pas en échafaudant mille hypothèses, encore plus énervé que moi par la réapparition

de cet individu qui lui ressemble. J'essaie de rester calme mais quand mon téléphone sonne, je saute quasiment dessus et mets en haut-parleur en voyant

le nom de l'inspecteur Walligan s'afficher.

– Pouvez-vous nous rejoindre rapidement à Port Morris ?

Un des coins restés les plus sordides et dangereux du Bronx.

Je frissonne. Aussitôt Jesse se rapproche de moi.

– Que se passe-t-il ? demande-t-il.

– Grâce aux caméras de sécurité situées aux carrefours des axes principaux

de Park Avenue, nous avons pu suivre la trace du soi-disant livreur, explique Walligan. Nous avons retrouvé son véhicule garé devant le numéro 781 de la

133e Est. Le labo s'en occupe.

Jesse me lance un regard plein d'espoir et d'impatience.

– Pour le moment, l'homme nous a échappé, mais nous avons trouvé chez

lui certains éléments qu'il serait important que vous veniez voir. Je vous

attends sur place, dit Walligan d'un ton neutre.

Pendant tout le trajet vers le nord de Manhattan, je reste serrée contre Jesse

en luttant contre mon imagination qui galope tandis que Jesse questionne le type de la sécurité au volant et lui fait répéter ce qu'il a vu, c'est-à-dire pas grand-chose, un type avec une casquette, des yeux bleus et une force incroyable. Walligan nous attend au pied d'un immeuble qui ressemble à un parking avec de grandes fenêtres rectangulaires où manquent des carreaux à chaque étage.

Après quelques mots d'explication que je n'écoute pas tant je suis

nerveuse, le policier nous précède dans un appartement sombre au dernier étage. À peine entrée, je m'accroche au bras de Jesse pour ne pas repartir en courant : tous les murs du sol au plafond, portes et fenêtres comprises, sont recouverts de photos. L'air confiné, une angoisse soudaine et un violent sentiment d'oppression m'empêchent presque de respirer.

– Oh putain, c'est quoi ce truc de malade ? souffle Jesse entre ses dents.

– Une obsession ? murmuré-je, très mal à l'aise.

Car où que se posent nos yeux, plusieurs centaines de portraits de Jesse et

de moi nous observent, seuls ou en couple, pris par surprise ou fixant l'objectif, arrachés à des pages de magazine ou agrandis sur papier glacé.

Sans comprendre, je fixe avec stupeur ce kaléidoscope effarant où nos corps

et nos visages sont reproduits à l'infini et à toutes les tailles : miroir déformé de notre vie récente, dont certains instants sont clairement volés à notre intimité.

Le souffle court, Jesse écrase violemment ma main. Suivant son regard, je

me tourne en tremblant vers les photos situées juste derrière nous : le visage de Jesse y a été systématiquement rayé d'une croix et le mien cerclé de rouge.

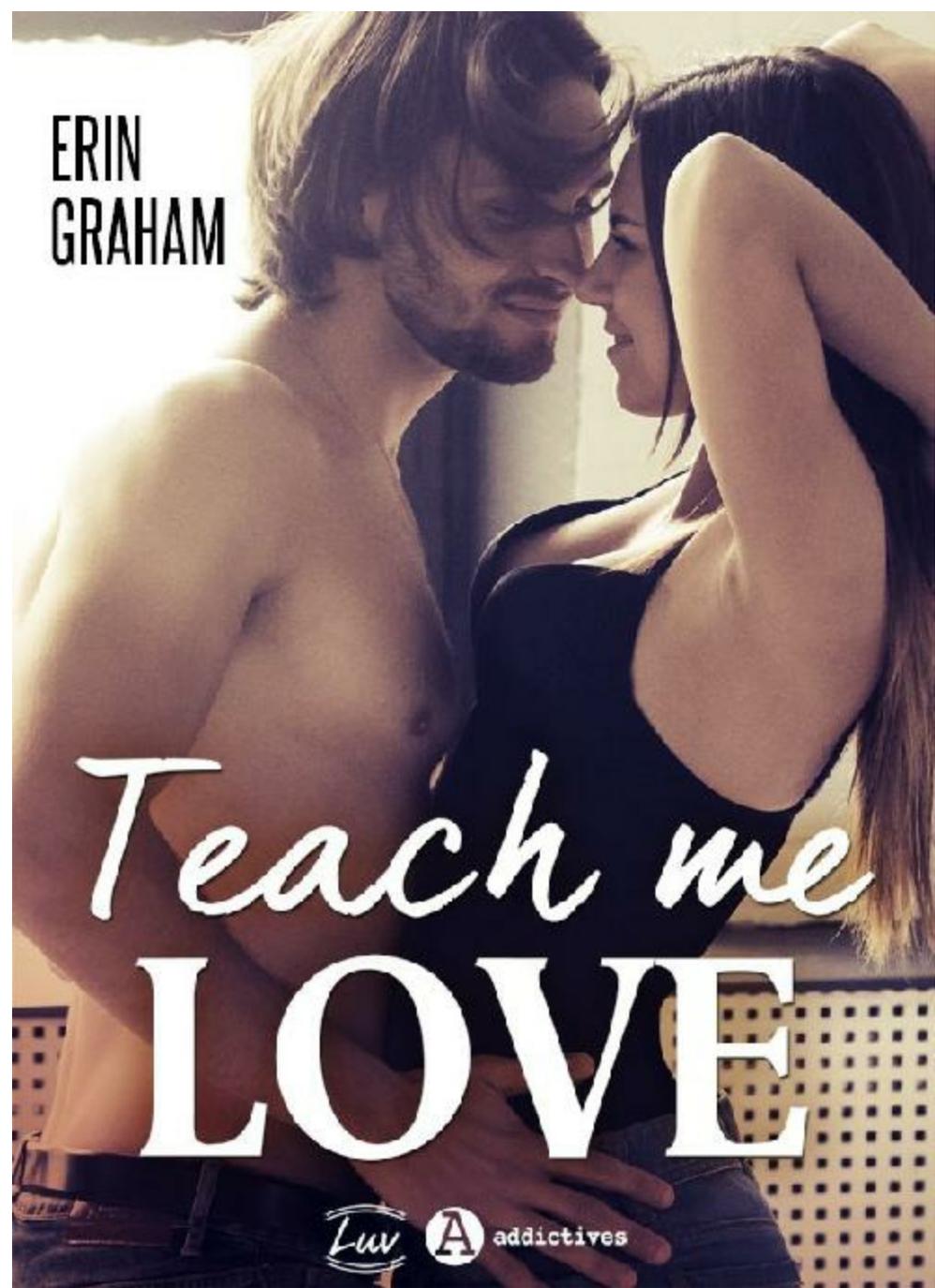
Je me mords les lèvres pour ne pas hurler.

Car sur les murs de cet appartement, nous sommes clairement des cibles.

Mais de qui ? Et pourquoi ?

À suivre,

ne manquez pas le prochain épisode.



ERIN
GRAHAM

Teach me LOVE

Luv A addictives

Disponible :

Teach Me Love

Andréa est lumineuse, volontaire et pleine d'humour. Quand elle rencontre

Yanaël en cours de littérature, elle est immédiatement intriguée, fascinée... Il est tout ce qu'elle n'est pas ! Déprimé, solitaire, insaisissable... Yanaël est à l'opposé des hommes qu'elle fréquente d'habitude. Pourtant, elle va devoir

s'y faire. Obligés de travailler ensemble sur l'écriture d'une romance, les

deux étudiants se rapprochent, se confrontent, s'attirent et s'opposent, tout comme les personnages de leur livre vont s'écorcher avant de se trouver. Mais la vie est bien plus compliquée en vrai !

Retrouvez

toutes les séries

des Éditions Addictives

sur le catalogue en ligne :

<http://editions-addictives.com>

« Toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (alinéa 1er de l'article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© EDISOURCE, 100 rue Petit, 75019 Paris

Août 2018

ISBN 9791025744154

ZWIL_005

Document Outline

- [1. État d'urgence](#)
- [2. Comme deux gouttes d'eau](#)
- [3. Pour le meilleur et pour le pire](#)
- [4. Le langage secret des fleurs](#)
- [5. Windy City](#)
- [6. Une vieille histoire](#)
- [7. Dangereuse obsession](#)